

Libretto

JOHN COWPER POWYS

OWEN
GLENDOWER

II. Les forêts de Tywyn

roman

Traduit de l'anglais par
PATRICK REUMAUX

Libretto

Titre original :
Owen Glendower

© Estate of John Cowper Powys, 1941.
Première publication : John Lane, The Bodley Head, 1941.

Première publication de la traduction française
aux Éditions Phébus en 1996.

© Libella, Paris 2017.

ISBN : 978-2-36914-369-7

LA COMÈTE

Quelque chose comme une année et demie avait passé sur le pays de Galles et l'excitation causée dans le peuple par la révolte de la vieille bannière au dragon s'était étendue au point que les rumeurs les plus folles couraient des deux côtés de la frontière.

Ne suivant d'autres avis que ceux de son ami Brocho'o'-Meifod et de son principal capitaine, Rhys Gethin, Owen avait décidé d'aligner sa conduite sur celle des patriotes de sa race les plus avisés, qui avaient quitté leurs terres – en l'espèce ce seraient Glyndyfrdwy et Sycharth – pour se replier au cœur d'une inaccessible, d'une inexpugnable citadelle au milieu des rochers et des lacs de montagne, au pied du Snowdon.

Il avait donc pris possession d'une forteresse à demi en ruine, dont l'ancienneté se perdait dans la nuit des temps. Avec l'aide de tailleurs de pierre et d'artisans du domaine de Gethin à Conway, il l'avait transformée, au cours de l'été et de l'automne 1401 en une forteresse spacieuse ayant salles et chambres, non seulement capable d'abriter une large maisonnée, mais encore une garde considérable de partisans dévoués et bien armés.

Le nombre de ces derniers ne cessa de croître tout le long de l'hiver 1401. Ni les passes bloquées par la neige dans cette région hostile, ni les dangers, ni les difficultés de quitter l'Angleterre d'Henry de Lancastre n'empêchèrent des

milliers de patriotes gallois d'abandonner leurs études dans les universités et leurs occupations dans les grandes cités marchandes pour se plonger à corps perdu dans le combat désespéré pour bouter l'étranger hors de leur terre.

Dans cette retraite montagnarde, Owen avait rassemblé autour de lui sa famille entière et les plus proches de ses amis. Les changements importants qui s'étaient produits tant à Valle Crucis qu'à Dinas Brân élargirent plus tard le cercle de ce qui était devenu une cour princière dans cette région inaccessible.

Le seul événement que n'eût pas prévu le cours des étoiles sur lesquelles elle ne cessait de méditer était arrivé à Ffraid ferch Gloyw : elle était morte dans son sommeil. Le résultat était que Lowri avait volé vers Owen avec Simon, amenant non seulement Luned, Sibli et les deux pages, mais sa fille Tegolin, toujours accompagnée d'Alice de Ruthin et du frère Huw. Quant à la petite Efa, elle était depuis longtemps retournée chez elle, en Anglaise.

Le destin avait choisi de retarder la mort de l'abbé de Valle Crucis et, lorsqu'elle survint, la question de sa succession ne se posait plus. Le prieur pro-Anglais, désormais nouvel abbé, fit tant de misères au père Pascentius, qui avait longtemps intrigué contre lui, que le rusé théologien, par une providentielle nuit sombre, apporta non seulement le concours de son intelligence casuistique à la cour montagnarde du prince, mais, bien emballé sur le dos d'un poney gallois au pied sûr, son fameux commentaire inachevé de la *Summa Theologiae*.

Il avait été laissé, parmi toutes ces alertes et tous ces voyages, au bon sens de l'arglwyddes – car l'excellente dame refusait obstinément de porter un autre titre – de suggérer au prince d'éloigner le père Rheinalt avant l'arrivée de la dangereuse Lowri et du Goinfre de Chirk repentin. Le moine patriote avait donc été mandé auprès du belliqueux abbé de

Caerleon auquel il portait une lettre le suppliant de ne plus envoyer dans la forteresse du Snowdon d'autres archers de l'Usk au long arc, mais de les remplacer par tout l'or qu'il pourrait trouver dans le trésor du monastère ! Le prince hors la loi lui écrivait que ce qu'il voulait, c'était de l'or pour payer les troupes qu'il avait, et non d'autres bouches affamées à nourrir. C'est la réponse à ce message qu'il espérait maintenant avec impatience, pendant que sa dame s'attendait et priait que la réponse fût apportée par une autre main que celle de leur messager passionné.

Par une soirée claire, en ce début de février de l'année 1402, Owen, après un raid d'une quinzaine de jours dans les terres du seigneur Grey, dans la lointaine vallée de Clwyd, se retrouva, après le copieux repas du jour, en tête à tête avec son secrétaire dans sa chambre privée.

Rhisiart était occupé à faire de nouvelles copies de deux messages importants que le prince avait envoyés pendant l'hiver, une lettre en latin pour les chefs d'Irlande, l'autre en français adressée au roi Robert III d'Écosse.

Pendant les célébrations des fêtes de Noël, la petite cour avait appris que les messagers chargés de ces épîtres étaient tombés entre les mains de l'Usurpateur, et c'était pour tenter de nouveau de les faire passer en Irlande comme en Écosse que le jeune Oxonien recopiait les brouillons originaux.

La pièce était une chambre basse et carrée, au milieu de laquelle avait été aménagée une cheminée spacieuse, et une large ouverture au-dessus de la porte barrée de fer créait un courant d'air suffisant pour emporter au-dehors les plus lourdes fumées. Trois fenêtres en lancette perçaient les épaisses murailles, et Owen se tenait maintenant à l'une d'elles, contemplant le crépuscule qui tombait devant lui avec plus de satisfaction qu'il n'en avait éprouvé depuis quelques mois : il n'avait pas fallu moins de vingt solides poneys pour ramener dans la forteresse surpeuplée tout le butin du raid.

Depuis deux semaines, le dégel persistait et, si la neige tenait encore sur les crêtes et les contreforts des plus hautes pentes, dans de nombreux espaces ouverts comme sur les terrasses plates, de belles étendues d'herbe d'un vert émeraude étaient maintenant visibles.

Mais, puisque la loi fatale de la contrariété peut jouer plus de tours diaboliques à une âme introspective qu'à un esprit plus simple, il n'eut pas plutôt senti cet élan de sève printanière monter dans ses veines que l'inlassable activité de sa conscience lui présenta, presque par voie de conséquence, un événement récent, qui ne s'accommodait que fort imparfaitement d'une forme ou d'une autre de bien-être et dont les révoltants détails le sommèrent d'en dérouler le souvenir comme on déroule un parchemin roussi par l'enfer.

L'adroit doyen de Saint-Asaph, sur les conseils, comme il le suspectait maintenant, de ce fanatique des règlements amiables, le vieux sénéchal de Dinas Brân, l'avait amené à traverser les collines glacées à la fête de la Saint-Étienne, pour essayer de conclure une sorte de trêve familiale avec son cousin de Nannau. L'arglwyddes, de son côté, s'était farouchement opposée à l'entreprise. « Je ne croirai jamais cet homme », ne cessait-elle de répéter. Et quand il avait objecté qu'en présence de tels hauts dignitaires de la cathédrale Hywel Sele aurait les mains liées, elle s'était contentée de secouer la tête et de lancer l'une de ces reparties railleuses dont les femmes ont le secret, sur lesquelles on n'a pas de prise, mais qui sont néanmoins enveloppées d'une impondérable atmosphère de vérité, capable de pénétrer au défaut de la plus rationnelle des armures. C'était l'arglwyddes qui avait insisté pour qu'il prît Rhisiart avec lui : cette précaution, ainsi que la vieille cotte de mailles d'Iolo, lui sauva la vie. Son perfide cousin avait arrangé les choses avec une telle adresse que, au cours d'une petite excursion dans la réserve de cerfs de Nannau, les ecclésiastiques intercesseurs de paix furent

laissés en plan, tandis qu'Owen et son écuyer se retrouvaient seuls avec leur hôte et deux gardes-chasse.

Pendant qu'il écoutait grincer la plume de Rhisiart dans son dos, et que devant lui montaient le tintement des cloches de chèvres et le murmure des eaux de printemps, l'épisode atroce lui revint à l'esprit. Quelque créature des bois était-elle apparue pour donner un prétexte à l'assassin, il ne le sut jamais. Rhisiart affirma qu'il n'avait rien vu de tel. Mais ce ne fut que lorsqu'il aperçut la volte-face de la silhouette qui visait calmement et qu'il sentit le choc de la flèche contre son cœur qu'il comprit ce qui venait de se passer. Il était lui-même complètement désarmé, mais il revoyait maintenant les flammes rouges qui s'étaient mises à danser devant ses yeux au moment où il sautait sur son agresseur et l'agrippait avant qu'il pût tirer l'épée. Oh ! comme il se rappelait clairement la métamorphose de ce premier accès de fureur, d'où lui venait une force surnaturelle, en un cruel et glacial désir de vengeance lorsqu'il sentit le corps de l'homme céder sous son assaut !

Que lui avait-il dit en lui pliant le corps contre un arbre chablis et en voyant blanchir le visage crispé, cependant que décampaient les gardes-chasse mis en fuite par la dague étincelante de Rhisiart ? Oui, que lui avait-il dit ? Il était étrange qu'il eût précisément oublié cela, mais ce qu'il savait parfaitement, c'est ce qu'il avait ressenti au moment où, se redressant pour s'essuyer le front et pantelant comme une bête, il relâcha le mourant.

Il avait ressenti une rage froide contre Dieu, contre le destin, contre la mort, qui lui ravissaient son ennemi avant... Avant quoi ? Avant qu'il l'eût fait lécher la lie, avant qu'il l'eût fait manger la mandragore, avant qu'il lui eût fait dire : « Mon maître, mon maître ! »

Il le laissa là, le dos rompu, et observa un moment Rhisiart qui poursuivait les gardes-chasse dans la vallée. Comme le

garçon courait ! Quant aux hommes terrifiés, qui pensaient visiblement avoir aux trousses l'esprit familier du magicien, ils couraient encore plus vite que leur poursuivant !

Puis il aperçut – à quelques centaines de mètres seulement – un gros tronc de chêne, aussi creux qu'un roseau, qui devait bien avoir au moins trois pieds de diamètre et levait vers le ciel une grande gueule déchiquetée semblable à celle d'un dragon.

Il se dirigea vers l'arbre. Oui, la gueule était à peu près à hauteur d'homme et le tronc était creux jusqu'à la racine, car on voyait la lumière passer par plusieurs larges trous dans l'écorce au-dessus du sol. C'est alors, en prenant conscience de ce qu'il allait faire, qu'il fut saisi d'un tremblement d'excitation impie. À la place du simple désir de faire savoir à l'homme, dans le temps qui lui restait à vivre, qu'il avait trouvé son maître, de faire en sorte que l'un pût dire à l'autre «Tu as perdu, j'ai gagné», venait désormais un sentiment d'une tout autre nature, plus noir, plus trouble, plus inhumain.

Mais, contre toute attente, le sentiment qui l'agitait pour lors arrivait en grande partie à effacer sa haine de l'ennemi mourant ! Il allait faire quelque chose qu'il aurait pu faire pour quelqu'un envers qui il ne ressentait aucune haine, quelqu'un qui seulement...

Un coup d'œil au fond de la vallée : Rhisiart et les gardes-chasse étaient hors de vue. Un autre en direction de Nannau : pas âme qui vive ! Il retourna vers l'homme auquel il avait brisé le dos. Yeux grands ouverts, celui-ci scrutait son ennemi. Tout incapable de parler qu'il était, il avait, en dessous d'une de ses paupières, accompagnant ce regard fixe, une étrange pulsation qui faisait monter et descendre la peau, comme si une taupe miniature y fût à l'œuvre.

L'épée du mourant était toujours à demi dégainée et, quand Owen releva le blessé, elle tomba bruyamment au sol. Ce qu'il y eut de plus curieux et de plus choquant fut l'œil que

l'autre lui lança lorsque, s'appliquant comme un forcené, Owen replaça l'arme dans le fourreau. Mais, reprenant son fardeau, il le transporta jusqu'à l'arbre, et c'est à ce moment-là seulement qu'il comprit que soulever à bout de bras ce cadavre vivant et le jeter dans cette gueule béante était au-delà de la force impie que le démon déversait dans ses muscles.

Ah! Rhisiart était là!

– Par ici, mon garçon, haleta-t-il. Il faut l'ensevelir dans cet arbre!

Pas un bruit, pas même un autre regard. Et le corps était si mou dans leurs mains qu'il se dit, quand la chose fut faite, que c'était un cadavre, comme le supposait Rhisiart. Enfin, hors d'haleine, en nage, ils le laissèrent derrière eux, vivant ou mort, dans sa tombe dressée. « Dans l'état où il était, le choc doit l'avoir tué », ne cessait-il de se répéter, tandis qu'ils se hâtaient de rejoindre les chevaux.

Il ne fut pas facile de faire sortir Seisyll et Griffin de l'écurie sans se faire remarquer, mais ils y réussirent. Tout en contemplant le Snowdon qu'envahissait la douce obscurité du printemps, Owen revit le profil de faucon de son écuyer, tandis qu'ils éperonnaient leur monture dans les passes gelées et les montées glissantes.

« Le... choc... doit... l'avoir... tué », tel était le refrain qui rythma le bruit des quatre paires de sabots, plus sourd quand on longeait les crêtes ensoleillées, plus clair quand on foulait les blocs de glace dans le lit des ruisseaux étincelants. Mais Owen écouta attentivement l'avis juridique que lui donna Rhisiart. Le jeune Oxonien, mettant à profit le long chemin du retour, développa plusieurs propositions aussi habiles les unes que les autres sur ce qu'il faudrait écrire à Saint-Asaph pour expliquer la disparition de Sele et leur départ précipité.

Avoir une conscience capable, comme la sienne, de s'extérioriser, ou du moins capable de s'imaginer telle, n'allait pas sans un inconvénient : depuis cette fête de la Saint-Étienne,

l'âme errante ne cessait de lui envoyer des signes du haut de son perchoir au sommet de l'arbre creux. La seule chose qui lui tînt à cœur – l'homme avait-il été tué par le choc, quand il avait été précipité dans l'arbre? –, son âme vagabonde ne le disait pas. Au lieu de quoi elle ne cessait de lui fournir toutes sortes de détails macabres sur ce qui arrivait au cadavre. De son âme ne venait ni bribe ni nouvelle qui eût une quelconque importance pratique, sinon peut-être que, s'ils s'étaient enfuis en chevauchant vers le nord, une rafale de neige avait, cette nuit-là, soufflé de la mer et effacé toutes les traces de la lutte. La neige avait-elle recouvert le visage tourné vers le ciel dans la gueule de l'arbre? S'il vivait, son souffle l'aurait fait fondre, mais s'il était mort, quel meilleur catafalque?

Ce curieux commerce entre lui-même et ce qu'il appelait son âme errante eut pour effet qu'il commença de se dire que, s'il s'était vengé de cette façon-là, les Anglais avaient raison : il s'était vendu aux puissances du mal. À preuve !

Durant le premier mois de la nouvelle année, cependant, ce sentiment s'était à son tour transformé en désir arbitraire de montrer à la Chrétienté qu'un esprit qu'on accuse, et lui le premier, d'un acte aussi monstrueux pouvait pourtant se poser en libérateur d'une nation. Forcé, à part l'expédition récente, de passer un hiver oisif, Owen utilisa sa monstrueuse vengeance comme un aiguillon pour faire bénéficier son pays de réformes plus précises que celles qu'il avait déjà édictées.

Dans cette tâche, il fut régulièrement aidé par son nouveau partisan, maître Brut. Nuit après nuit, dans cette chambre aux trois fenêtres en lancette, le prince rebelle et le rebelle évangéliste élaborèrent des systèmes complexes pour la réforme de la religion et le renouveau des études galloises.

Rhisiart, dès que commençaient ces discussions, se prenait à somnoler, mais à l'occasion, au cours de ces longues soirées d'hiver, il prenait fantaisie au prince de convoquer Philip Sparrow pour se joindre à la consultation et, dans ces

moments-là, Rhisiart ne somnolait plus du tout : une pile d'in-folio juridiques, écrits dans le jargon des cours franco-normandes et de commentaires sur les lois d'Hywel le Bon, en latin d'Église, forçait les livres de magie d'Owen à se serrer les uns contre les autres avec un air de dégoût et d'effroi. Ces nuits-là étaient des nuits de gala pour le jeune admirateur de maître Young. Tout ce que le prince pouvait faire, c'était d'empêcher le sardonique serviteur de Broch de quitter la chambre en furie, quand ses dogmes révolutionnaires étaient confrontés à la barre de tant de docteurs en jurisprudence.

Le seul point – et Owen en prit mentalement note – sur lequel l'Oxonien et Philip Sparrow semblaient toujours être d'accord concernait la nécessité, du moment que la loi du roi d'Angleterre n'avait plus cours dans la principauté, de convoquer un parlement gallois. Maître Sparrow, cependant, devenait invariablement caustique lorsqu'il apparaissait évident que, dans l'assemblée publique rêvée par Rhisiart, l'effectif des juristes dépassait de loin celui de tous les autres états.

Broch lui-même, avec ou sans sa ceinture de haches, prononçait rarement un mot avant d'être seul avec le prince. Mais comme Owen insistait pour que son ami partageât sa chambre, le laconique géant avait de nombreuses occasions de développer longuement ses opinions quand il le désirait.

Plus l'hiver avançait, plus Owen mesurait à quel point la difficulté suprême, pour un prince, résidait dans le maintien de la paix entre des conseillers zélés ayant chacun une opinion contraire sur la conduite à tenir. Il fut même réduit à appeler à la rescousse l'égrillard œil de jais et le jugement casuistique du père Pascentius, lorsque l'épineuse discussion, comme toujours amenée sur le tapis par le lollard, roula sur la pomme de discorde qu'étaient la fondation et le statut des universités galloises.

Le lollard voulait qu'Owen, en créant ces compléments importants à son État souverain, les rendît autonomes.

Rhisiart et le père érudit, le premier en juriste, le second en théologien, soulevaient des objections, arguant de ce que de telles communautés où le débat serait libre deviendraient vite plus turbulentes et plus ingouvernables que la célèbre université de Paris, qui, chacun le savait, ne connaissait, aussi bien de la part des étudiants que des professeurs, que perpétuelle révolte contre le roi et l'Église.

– Mais ce sera vous, cher seigneur, protestait maître Brut qui, dans ce cas, serez le roi, et des philosophes éclairés et tolérants, comme notre bon père, qui seront l'Église ! C'est la tyrannie, c'est l'oppression, qui créent des troubles. Les professeurs et les étudiants de nos universités galloises seront trop libres pour éprouver la nécessité de s'affirmer contre l'autorité. Là était tout le problème à Oxford avec maître Wycliffe. Si vous, mon père très érudit, vous étiez l'archevêque de la cathédrale de Saint-David...

À ce point, Owen s'empressait généralement de changer rapidement de sujet, car il n'avait pas oublié sa transe prophétique dans la forêt de Mathrafal, ni son entretien imaginaire avec l'antipape, et il était clair pour lui que le meilleur commentateur au monde de la *Summa Theologiae* n'était pas nécessairement la personne qu'il choisirait à la tête de l'Église galloise...

Il se détourna de la fenêtre quand se fit entendre à la porte un heurt réitéré qui avait tout l'air d'un signal. Rhisiart quitta en hâte son travail et alla voir de quoi il retournait. L'expérience leur avait appris que, dans cette citadelle surpeuplée, le jeune Madoc ab Evan – réconcilié avec Rhisiart depuis que ce dernier avait troqué l'épée pour la plume – était incapable de décider tout seul qui, parmi le flot de gens qui ne cessaient de demander audience au prince, devait être admis et qui devait être refusé ; ils avaient décidé entre eux que, lorsque Madoc frapperait d'une certaine façon, Rhisiart se précipiterait à la porte.

En cette occasion, c'était le crâne tonsuré et les yeux luisants à demi clos du père Pascentius qui posaient problème.

– Je dois voir le prince, mon fils. Je dois lui dire un mot à l'oreille.

– Un moment, père, je vais le lui dire, mais vous aurez peut-être à me transmettre le message. Le prince est en train d'écrire au roi Robert et je crois qu'il est trop occupé pour vous voir ce soir.

Le père Pascentius s'inclina.

– Allez le lui demander, mon fils, s'il vous plaît.

Rhisiart ferma la porte et trouva Owen debout au milieu de la pièce. Ce dernier haussa les sourcils.

– C'est le père, mon prince !

– Pas Rheinalt ?

– Oh, non, mon prince, le père Pascentius.

Owen soupira. Il avait commencé à trouver l'insatiable aplomb du regard du théologien irritant et épuisant.

– De Dieu à moi, marmonna-t-il, l'homme est un vampire ! Mais laisse-le entrer. Quand je ne pourrai plus le supporter, je jetterai une bûche dans le feu et tu devras le faire sortir. Un vampire suceur de sang ! Un jour, il me mettra en colère, et je ferai brûler ces petits yeux avides !

Pendant que l'on ouvrait la porte pour laisser entrer le moine, Rhisiart et Madoc échangèrent un coup d'œil. Le premier avait éprouvé une joie malicieuse en entendant la brutale sortie de son souverain. Le remplacement du père de Tegolin, qui avait le cœur simple, par ce subtil casuiste, apparemment au courant de tout ce qui se passait dans cette cour montagnarde, était aussi désagréable aux plus jeunes qu'aux plus vieux.

Seul le lollard, qui se rappelait avec gratitude de combien d'anneaux ce serpent de l'orthodoxie avait, pour défendre sa cause, enserré les barons anglais, ne voyait pas d'un mauvais œil que, dans le rôle de confesseur au palais, l'on remplaçât

par un penseur subtil un prêtre dont le patriotisme avait tué la piété, et la passion la logique.

– Asseyez-vous, mon père, dit le prince en nouant les mains derrière le dos pour s’empêcher de céder à son tic de se caresser la barbe.

Mais le père Pascentius déclina l’invitation. Bien que Rhisiart eût regagné sa place et ostensiblement pris sa plume, bien que le prince se fût installé dans un grand fauteuil près du feu, l’homme insista pour aller et venir en traînant les pieds dans ses sandales sur les dalles nues et sur la natte de roseau que la petite Catherine avait de ses doigts malhabiles tressée pour son père : c’est ainsi, et seulement ainsi, semblait-il, qu’il pouvait révéler ses nouvelles.

Owen, délaissant sa première attitude, noua résolument les mains autour de ses genoux. Il lutta, dans son désir d’éviter les pupilles avides du moine, qui se dilataient, contre une discourtoise envie de fermer les yeux. Quelle étrange sensation c’était que d’être regardé et percé à jour, car le théologien était loin d’être un sot, par des pupilles d’où avait disparu la moindre trace d’humanité ! « Quel soulagement, pensa-t-il, ont dû éprouver, non seulement votre ennemi l’abbé, mais tous les moines de l’endroit, quand vous avez mis saint Thomas sur votre poney et que vous êtes parti pour les montagnes ! »

– Ainsi, vous n’avez pas pu vous empêcher, tout en déambulant, de saisir le cours de leur conversation, mon père ?

– Comme si c’était dans le cloître, mon fils.

– Et vous avez entendu dire quelque chose d’important pour l’un d’entre nous ?

– Pour vous, mon fils.

– Et qu’avez-vous entendu, père ?

– Cela concernait maître Broch-o’-Meifod, mon fils, repartit le discret théologien avec un regard rapide en direction de Rhisiart.

Owen tenta de faire comprendre par une mimique qu’il

n'avait rien à cacher à son secrétaire, mais il fut si ému par la mention inattendue du nom de son ami que rien d'autre que cette émotion ne put apparaître sur son visage contrarié.

– J'ai appris, mon fils, poursuivit le moine, que maître Broch et son serviteur étaient allés pêcher quelques truites au lac et qu'ils avaient trouvé là un messenger de Meifod qui, à leur dire, rôdait dans les environs depuis quelque temps dans l'espoir de rencontrer son maître seul à seul.

«Et alors, père?» Mais il était très facile de dire : «Et alors, père?» Il l'était beaucoup moins de chasser de son esprit cette lancinante vétille consistant à se demander si les sandales en frottant la natte de Catherine feraient le même bruit que sur les dalles.

– Et après cela, mon fils, maître Broch et son serviteur ont été aperçus dans les écuries, et les palefreniers ont pensé...

– Par ma confession, père! s'écria le prince en se levant d'un bond. Dites-moi le pire et finissez-en! Maître Broch serait-il retourné à Meifod?

Le théologien s'arrêta, à cheval sur la natte et sur le sol de pierre. Il perçut dans l'éclat jaune du feu, il perçut dans le souffle glacé de ce dégel printanier, qui ajoutait à la fumée des bûches une odeur à la fois âcre et balsamique, quelque chose qui réveilla le botaniste en lui : il pensa aussitôt aux excroissances roses de cette plante des marais appelée péta-site, qui se dresse comme un satyre dans le chaste humus!

Il rencontra sans le moindre embarras le regard furibond d'Owen. Il ne fit que plisser un peu les paupières, et ce qu'interrogeait maintenant le prince indigné, c'étaient deux boules d'un noir brillant embusquées avec une indestructible vivacité derrière un porche de chaume.

Il était évident que, pour le cerveau qui était derrière ces globes, l'agitation du prince faisait partie intégrante du plaisir qu'ils goûtaient; et ils goûtaient tant de choses! Par exemple, l'ombre du nez normand du secrétaire, projetée, à la lumière

du feu, sur le dos d'un in-quarto de vélin blanc ou la voix d'un crapaud, au bord du lac, ou encore la lettrine joliment enluminée, au début du paragraphe sur lequel travaillait Rhisiart.

Le souci mal dissimulé du jeune homme, devant l'indignation montante du prince, était également à sa place au milieu de tout ce que ces yeux savouraient, tandis que la belle obscurité printanière, qui avait un goût si différent de toute autre chose au monde, luttait avec la lumière jaune du feu!

– Parlez, bonhomme, pour l'amour de Marie, si vous ne voulez pas que je vous renvoie d'un coup de sifflet à votre prieur!

Certaines gouttes de sueur qui, roulant sur la joue d'Owen, venaient d'atteindre son menton et paraissaient hésiter à couler à droite ou à gauche, devaient avoir frappé le père Pascenius comme encore plus significatives de la nature de l'Absolu que l'obscurité printanière qui entrait par les fenêtres, car il les contemplait avec une joie tranquille.

– Les palefreniers m'ont dit, conclut-il calmement, qu'un seul cheval avait été sellé, mais que maître Broch et son serviteur n'étaient pas encore...

Un autre coup et Rhisiart était de nouveau à la porte. Cette fois-ci, il n'y eut ni questions ni attente, et la gigantesque silhouette de Broch-o'-Meifod entra dans la pièce.

– Pardonnez-moi, Owen ap Griffith, dit-il, mais Philip est dehors, sur l'une des juments noires, en attendant votre permission de s'absenter une semaine. Morg ferch Lug a envoyé Llewelyn me dire qu'une demi-douzaine de forestiers de Chirk campaient de l'autre côté de l'étang et avaient commencé à faire des rapines, à voler des sacs de blé et à tuer des poulets. Il dit qu'ils n'ont pas encore touché aux servantes et que nos filles vont bien. Mais la jolie n'aurait jamais envoyé Llewelyn faire toute cette trotte, si les choses n'avaient pas...

– Il a dit six? s'écria Owen. Qu'il prenne douze de nos meilleurs soldats de Sycharth! Mais je ne vais pas me pri-

ver de Sparrow. Il connaît tes façons, mon ami, tout comme cousin Rhisiart connaît les miennes ! Ce ne serait pas gentil pour ta femme de laisser Sparrow y aller. Est-ce que Meredith est dans les parages, Rhisiart ? Va le chercher... merci, mon garçon ! Dis-lui que je veux une douzaine de nos meilleurs hommes, sous la conduite de Tom Evan. Dis à Meredith que je n'y peux rien, mais que Tom et les douze doivent rester à Maen-y-Meifod jusqu'à plus ample informé. Dis à Meredith qu'ils prennent tous un poney et des vivres, nourriture et boisson, pour tenir jusqu'en mai. Et apprends à Tom Evan qu'il répond sur sa vie de leur bonne conduite. Non, ne lui dis pas cela ! Parle simplement à Meredith des demoiselles et des servantes. Il saura quels hommes choisir.

Rhisiart s'inclina sans un mot. Mais, en se retirant, il tira légèrement sur l'habit du moine et lui chuchota à l'oreille qu'il avait à lui faire une confession de péché mortel.

Dès que les deux amis furent seuls, Owen demanda vivement au laconique géant quelles instructions donner à Tom Evan pour l'avenir.

– Suppose que les Anglais décident de faire à Maen-y-Meifod ce qu'ils ont fait à Glyndyfrdwy et à Sycharth ! Tom fera son affaire des forestiers. Mais que se passera-t-il si le shérif arrive sur les lieux avec les troupes du Shropshire ? Pourrais-tu te résoudre, Broch, à abandonner l'endroit et à faire venir ta famille ici ?

L'hercule chauve cligna des yeux. Puis il émit plusieurs bruits de gorge gutturaux et donna une telle secousse à sa ceinture que les fers de hache s'entrechoquèrent.

– La jolie... n'aimera... pas... ça, remarqua-t-il lentement. Elle a mis son cœur dans cette roue. Mais je pense que je vais lui envoyer un mot par l'entremise de notre bon Tom.

Ce disant, il se dirigea vers le bureau de Rhisiart, s'assit sur le siège du garçon, qui craqua sous son poids, et s'empara d'un morceau de parchemin.

S'étant ainsi préparé, il couvrit son grand visage de ses mains, les coudes posés sur le bureau pour réfléchir. Le prince se rendit à la porte et l'ouvrit.

– Ne laisse entrer personne, mon garçon, dit-il à Madoc, la sentinelle, avant l'arrivée de Meredith.

Puis il se retira discrètement dans son fauteuil près du feu et en scruta les profondeurs rougeoyantes.

Pendant ce temps, le gros homme au bureau formait lentement et laborieusement les syllabes suivantes :

Jolie de mon cœur, Owen ap Griffith est toujours prêt et l'arglwyddes est toujours prête à t'accueillir, toi et nos filles, là où ils sont maintenant. Lui-même sera bientôt parti, aussi n'auras-tu plus besoin de penser à la roue. Tu peux te fier à Tom Evan. Il te ramènera ici dès que ce sera nécessaire. Ils peuvent te laisser tranquille ou pas. Dans ce cas, je t'ordonne de venir avant qu'il soit trop tard.

Ton vieux blaireau – pas encore dans le sac.

Broch-o'-Meifod.

Le géant mit si longtemps à composer cette épître – car l'expression capitale « je t'ordonne » fut seulement écrite après « je te supplie », « je t'implore », « je souhaite », « je te demande », « je te conseille », « je te suggère », chacun remplaçant le précédent – qu'Owen eut tout le temps d'envisager, les yeux dans le cœur rouge du feu, une attaque surprise sur Maeny-Meifod, par une force anglaise écrasante.

Il se frotta les tibias, s'offrant entier à la chaleur à travers son pourpoint. Quelle belle chose qu'un feu ! Et qu'il était curieux de penser à ce corps debout – un cadavre à présent – au visage enfoui sous la neige, les renards aboyant alentour. S'il réussissait à chasser les Anglais, aurait-il la force de faire pour son peuple ce que Charles le Grand ou Alfred le Grand

avaient fait pour le leur? «J'en doute... Nous qui sommes de pur sang breton, comme cette femme l'avait dit, nous sommes bons dans l'instant, pas dans la durée.»

La chaleur du feu et la fragrance de la fumée de bois d'aulnes semblaient lui permettre de contempler avec un calme détachement – il le remarqua à l'instant même – les choses les plus atroces et les plus révoltantes. «Je les chasserai, décida-t-il. Ffraid ferch Gloyw l'a dit, et je n'en ai jamais douté. Mais, quant aux universités – et ce lollard dit qu'il en faut deux, une au Nord et une au Sud – je ne sais que penser! Alfred l'Anglais avait le génie du commandement et le savoir d'un moine, mais qui suis-je, moi qui deviens si enivré de triomphe quand je ramène d'un raid cinquante poneys chargés de butin! Seigneur Dieu, des universités! Il y a en toi une disposition, Owen l'Irresponsable, qui est mieux faite pour brûler les marchés, prendre d'assaut les châteaux et tenir des cours princières sur les pentes du Snowdon que pour fonder des universités! Si seulement j'avais de nouveau ce Young sous la main!» Pendant un moment, il se laissa envahir par une pure sensation de chaleur, puis reprit sa méditation: «Combien de princes rebelles, alors que leurs hommes d'armes se rassemblaient, que leurs prophètes prophétisaient et que les étoiles montraient le chemin, ont tout abandonné dans la chaleur d'un feu! Ce qui se passe, c'est que je me retrouve au niveau des vieux habitants des cavernes! Un squelette humain accroupi à goûter le bien-être de la chaleur, comment des universités pourraient-elles naître de ça? Et une seule ne te suffit pas, espèce de gremlin cultivé, hein? Il t'en faut deux!» Soudain les traits évangéliques de maître Brut prirent forme au cœur du feu. «Quel homme! Lui ne se soucie pas des Percy ou de l'antipape! Tout ce qu'il veut, ce sont des classes entières d'hérésie, avec une douzaine de maître Wycliffe pour chaque séraphique docteur. Mais ce bonhomme, Young, voilà l'homme qu'il me faut. Il faut que

je le fasse revenir. Alors le pays de Galles pourrait être – seulement mes bardes ne jouent pas de cette harpe-là – le centre d’une nouvelle époque pour la Chrétienté tout entière!»

Et, tandis qu’il était assis là – pendant que le géant derrière lui biffait d’un trait de l’encre verte de Rhisiart les mots «je te conseille» et lui substituait «je t’ordonne», écrit d’une encre rouge sang –, il ressentit une indescriptible sensation de puissance : «Je suis le médium des dieux pour quelque chose. Je prie le diable qu’ils me fassent savoir clairement quoi!»

Ce ne fut pas avant huit heures, ce soir-là, qu’Owen, suivi de Rhisiart et de Madoc, appuyé au bras de son ami Broch, entra, non sans une certaine pompe féodale, dans la grande salle où se tenait sa cour bigarrée.

C’était là qu’avait eu lieu le banquet de l’après-midi, bien réapprovisionné avec les viandes et les mets provenant du pillage du riche val de Clwyd. Mais toutes les tables avaient été enlevées et les divers membres de la compagnie rebelle, hommes et femmes mêlés, étaient assis dans des positions détendues, comme le bon goût et l’étiquette le commandaient, passant la longue soirée de printemps aussi agréablement que les circonstances le permettaient.

L’arglwyddes, malgré sa prestance, en dépit des récriminations d’Owen, qui trouvait toujours à redire au peu de soin qu’elle mettait à paraître, sur sa répugnance à confier sa personne à une dame d’atour véritablement artiste, marchait à présent de long en large devant un grand rouet où elle s’occupait activement à tisser, pendant que, comme une nuée d’étourneaux autour d’une majestueuse brebis, ses demoiselles jacassaient, fort excitées. Très souvent, elles avaient d’incontrôlables crises de rire et même échangeaient des plaisanteries lestes, car la mère de tous ces grands fils était la plus indulgente des femmes, et il y avait de nombreux jeunes pages pour les divertir. Aux vieilles connaissances de Rhisiart à Glyndyfrdwy s’étaient récemment ajoutés ses amis de Dinas

Brān ainsi que de nouveaux venus, si bien que cette cour du Snowdon était un paradis d'amour et de malice.

En cette occasion, les nombreux fils du prince quittèrent leur occupation et se rassemblèrent cérémonieusement autour de leur père, lorsqu'il prit place sur son siège, faisant chacun à tour de rôle la génuflexion habituelle. Owen balaya la salle du regard, tout en écoutant avec sympathie les jeunes gens dont, pour la plupart, les histoires tournaient autour de la chasse et de la pêche, et il remarqua l'absence non seulement de Meredith, qui était normale puisqu'il devait veiller à l'approvisionnement de la petite troupe de Tom Evan, mais encore de son fils aîné, Griffith, nulle part visible.

– Où est ton frère Griffith ? demanda-t-il à l'un des garçons rassemblés autour de lui.

Après un coup d'œil rapide à ses frères, le jeune homme hésita. L'un des pages intervint.

– Griffith ab Owen, mon prince, est allé allumer les feux à Carnedd Llewelyn à la place de Rhys Gethin.

– J'en avais donné ordre à Rhys Gethin ! s'écria le prince, dont le visage avait changé de forme et les yeux lançaient des éclairs. Où est-il allé, alors ?

– Là-bas, mon prince, dit vivement le page, pendant que les fils d'Owen évitaient le regard de leur père.

Joignant le geste à la parole, le garçon désignait un coin reculé de la salle, où l'on apercevait vaguement les silhouettes d'un homme et d'une femme accroupis près d'un feu, en grande et intime conversation.

– Oh ! je suis content qu'il soit là, dit rapidement Owen. Je me rappelle maintenant que c'est Griffith que j'ai envoyé.

– Il est resté à converser avec dame Lowri depuis le coucher du soleil, ajouta le page, et maître Simon est derrière ces soldats. Il répare toujours leur armure quand les torches brûlent bien, et les torches brûlent mieux que d'habitude ce soir.

– Huw le Fol dit, messire, intervint un nouveau page, que

les torches ne brûleraient pas comme ça s'il n'allait pas arriver quelque chose !

Pour dissiper l'embarras provoqué par l'absence de leur frère aîné, l'un des fils d'Owen commença à réprimander ces pages trop zélés et même à les chasser.

– Si les torches brûlent avec une telle clarté ce soir, annonça-t-il d'un air dogmatique, pendant que les pages s'éloignaient, maussades, c'est seulement parce que mère a dit aux servantes d'y mettre un peu d'huile nouvelle.

À ces mots, le prince se leva et, traversant la salle, embrassa sa dame, qu'il complimenta sur l'éclat des torches et les progrès de son tissage.

– Non, ce baiser n'était pas pour vous, dame Sibli, dit-il sur un ton léger.

Mais, saisissant l'expression du visage de la naine, il s'empressa de s'emparer de la main de la petite créature.

– Quelle petite main délicate ! fit-il observer. Par ma confession, ajouta-t-il cependant que la naine, rougissant de plaisir, faisait une grimace aux demoiselles qui gloussaient, la plus jolie main de la salle !

Huw le Fol saisit l'occasion de s'approcher de lui, tirant la pucelle d'Edeyrnion par la manche.

– Elle dit que je ne dois pas vous ennuyer, monseigneur, s'écria-t-il avec ardeur, mais il faut que vous sachiez, puisque vous LUI avez donné abri, que LUI-MÊME vient de me dire qu'un signe était en route, qui acculerait le tyran au désespoir quand il le verrait. Il a dit que tout le pays le saurait, parce que... Non ! Je dois le lui dire, sœur !

– Je sais bien, dit Owen, en souriant à Tegolin, spécialement jolie ce soir à ses yeux, ce qui ferait qu'Henry de Lancastre nous envie, nous autres pauvres barbares ! Non, mais sérieusement, Dame, ajouta-t-il, je suis convaincu que le roi de France lui-même n'a pas semblable ornement à sa cour !

Le visage du frère mineur s'illumina de plaisir.

– IL le lui a dit également, chuchota-t-il en s’approchant tout près d’Owen. C’est pourquoi elle ressemble à un ange !

Le prince l’examina gravement, sans se moquer de lui, en le traitant plutôt comme un obscur oracle.

– Quel genre de signe est en route, petit frère ?

Mais, pendant que Huw le Fol expliquait que c’était probablement un signe de feu, Owen remarqua que Brocho’-Meifod, qui ne pouvait guère passer inaperçu, s’était assis au milieu des hommes, dont l’ancien Goinfre de Chirk aiguillait les armes avec tant de zèle. En même temps, le prince s’aperçut que maître Brut était là depuis le début et qu’il se détournait maintenant de l’apprenti armurier pour s’engager dans une conversation animée avec le géant chauve.

À cette vue, un léger pincement de jalousie assaillit Owen. Mais il se réprimanda. « Je suppose que tu penses, espèce d’égotiste maniéré, que, parce que Broch est ton ami, il ne lui est permis de parler à personne d’autre avec un grain d’intelligence ! Mais, oh, j’aimerais bien savoir de quoi s’entretiennent ces deux-là ! » Il écoutait toujours Huw le Fol d’une oreille distraite, il observait toujours Tegolin, qui avait rejoint Luned et prenait sur les genoux un coin de l’ouvrage auquel s’appliquait la jeune fille, quand, au milieu du murmure général des voix, il nota le riche éclat de rire de sa fille préférée.

« Entre Dieu et moi, se dit-il, la petite parle à Rhisiart ! » À les voir tous les deux, il se rappela vivement que, lorsqu’il avait pour la première fois posé les yeux sur le garçon, il était aux côtés de la pucelle d’Edeyrnion. Il lança un coup d’œil rapide à Tegolin. Oui, la fille aux cheveux roux n’était qu’à demi intéressée par la broderie de Luned. Ses yeux graves et calmes, chaque fois qu’ils se levaient de son giron, se tournaient invariablement vers Rhisiart et Catherine. Il feignit de son mieux celui qui était trop profondément absorbé dans les paroles du frère pour prêter attention à ce qui se passait

devant lui, mais, tout en observant, avec ce qu'il pensait être un air de ne pas y toucher, le regard que Tegolin lançait à Rhisiart, il se dit : « Il y a quelque chose, Dieu seul sait quoi, entre ces deux-là. Si Tegolin n'est pas rigoureusement amoureuse de lui, elle lui est certainement liée. Qui peut dire ce qui se passe dans sa tête quand elle le regarde avec ces yeux-là ? Mais, quels que soient les sentiments qui la trahissent, son âme est absolument calme. Même si elle a remarqué cette note particulière dans le rire de Catherine, elle ne va pas se laisser tourmenter pour autant. »

Ce que faisaient Catherine et Rhisiart, pendant qu'ils étaient ainsi observés par Owen et par Tegolin, était tout à fait innocent : ils écoutaient la nourrice. La vieille femme était assise près du feu, un tabouret sous les pieds, occupée à enrouler un écheveau de laine pourpre avec l'aide d'Alice de Ruthin. Ce faisant, elle chantait de sa faible voix pointue et éraillée, Owen savait parfaitement quoi : l'un de ces plaintifs thrènes attribués à Heledd, fille de Cyndylan. Il saisit fort bien ce qui s'était passé : l'Anglaise, qui avait la laine pourpre tendue autour de ses poignets blancs, avait posé une question stupide à la nourrice, et la vieille femme, importunée d'une telle ignorance, lui avait répondu d'une saillie qui avait fait éclater de rire Catherine lorsque les regards des deux jeunes gens s'étaient rencontrés.

– Merci, frère, dit-il aussi courtoisement qu'il put. Je me souviendrai de vos paroles et j'ouvrirai l'œil cette nuit. Dieu soit avec vous, frère.

Huw le Fol s'éloigna, très satisfait, mais le prince demeura où il était, perdu dans ses pensées.

Le sachant sujet à des absences, personne ne se soucia de s'approcher de lui, mais l'arglwyddes lui lança plus d'une fois des regards inquiets en allant et venant devant le rouet.

Pendant, la voix chevrotante de la vieille femme montait et descendait, certains la regardant, d'autres murmurant les

paroles bien connues, d'autres encore, indifférents et sourds à la chanson, continuant à se livrer à leur conversation.

Stafel Cyndylan ys tywyll heno
Heb dan, heb gannwyll,
Namyn Duw, pwy a'm dydy pwyll!
(Le château de Cyndylan est sombre cette nuit,
Sans feu, sans bougies,
Et personne d'autre que Dieu ne me reconforte!)

Tant les paroles que l'air sonnaient si familiers aux oreilles d'Owen qu'ils étaient comme le murmure du *Pater Noster* à la messe, pas plus qu'un doux vent de février dans les branches et les rameaux qui sentaient déjà la montée de la sève en eux.

Mais, bien qu'au fond de sa conscience rusée il n'eût aucun scrupule à feindre l'approche d'une crise, alors qu'il était là, les yeux fixes, au centre de son *ystafell*, ses pensées n'avaient jamais été plus cyniques ni plus impudentes.

«Ils sont tous les deux à moi, se dit-il. Elle est à moi et il est à moi. Il ne faut pas, je ne veux pas qu'ils se donnent l'un à l'autre. Ce sont mes meilleures armes. Vais-je me débarrasser de mes meilleures armes? C'est ce qui arriverait si je les laissais se fondre l'un dans l'autre. Je n'en perdrais pas seulement un, je perdrais les deux.»

Owen négligeait rarement la moindre bribe du mouvement de ses pensées ou du cours de ses intentions. «Vous êtes un homme en miroir – *drych dyn*», lui avait souvent dit le vieil Iolo. Broch lui-même avait une fois remarqué, et il se rappelait l'endroit exact où il l'avait dit, qu'il était la seule âme qu'il connût à pratiquer sans prétention l'oracle «Connais-toi toi-même». «Seulement, avait ajouté Broch, vous ne faites que repousser plus loin l'inconnu et cela ne fait que le rendre plus obscur qu'auparavant. En fait, avait poursuivi Broch, votre lanterne de savoir ne fait que créer une obscurité plus dense.

Allumez la bougie, et vous verrez combien il fait sombre, comme dit le vieux proverbe de Powys.»

Il pensait toujours à ces paroles du Blaireau de Meifod quand intervenaient dans ses décisions des motifs si abominables qu'il n'aurait jamais osé les révéler à une créature vivante.

«Je dois avoir ce garçon corps et âme, pensa-t-il et je dois avoir une Catherine virginale, intacte, pour payer mon grand tribut au destin!»

Ces pensées étaient exprimées en phrases muettes, mais elles étaient claires et distinctes. Cependant, derrière elles, là où l'obscurité paraissait la plus épaisse, rôdait un feu follet : l'idée que, s'il jouait avec Bolingbroke, ce n'était pas parce qu'il voulait se servir de Catherine comme d'une tour dans le jeu d'échecs, mais que, s'il avait frissonné en entendant cette note amoureuse dans son rire, c'était parce que se représenter son mariage le torturerait.

L'une des concessions les plus éhontées à cet instinct impie était que, lors de n'importe quel raid sur une ville ou un village, il n'intervenait jamais dans le comportement des hommes envers les filles de l'endroit ; mais aucun démon ne pourrait jamais lui infliger une souffrance pire que celle qu'il endurait lorsque, le prenant par surprise, son imagination lui offrait la vision réaliste de Catherine dans les bras d'un ravisseur. Il s'était une fois trahi en supposant que l'arglwyddes partagerait le même sentiment ; mais quand il en vint à suggérer cette horreur, il fut confondu par le flegme de la réponse. Haussant les épaules, il se força à regarder calmement et d'une manière posée autour de lui. La douce fumée de bois, qui montait en courbes ondulantes et en volutes tremblantes au-dessus de l'assemblée, mêlait sa bonne odeur à une fragrance nouvelle ce soir-là, celle de l'huile qui faisait briller les torches.

«Oui, songea le prince, mon garçon a raison. C'est l'huile

que nous avons dérobée à ce riche coquin de Bryn Saith Marchog! Je suppose que sa demeure est aussi sombre que celle de Cyndylan, ce soir – mais il serait encore vivant, le pauvre idiot, s’il n’avait pas résisté. Savoir quand frapper et quand se retenir de frapper : je ne chasserai pas les Anglais du pays de Galles tant que je n’aurai pas appris cela.»

Bon ! Dans le cas de Rhisiart et de Catherine, son instinct lui conseilla impérativement de se « retenir » ; oui, et il ferait de même pour Lowri et Rhys Gethin. « Le temps, le hasard et l’envie du ciel, se dit-il, sont les puissances qui conviennent le mieux aux attractions et aux répulsions des hommes. Lever le doigt pour intervenir revient à allumer l’incendie. »

Ainsi dégrisé et mis en garde par quelque chose en lui qu’il était incapable de sonder, Owen fit abstraction de la vieille nourrice et de ses jeunes auditeurs, fit abstraction de Lowri et de Gethin, et s’assit sur un bloc qui servait aux chevaux, que quelqu’un avait apporté de la cour d’entrée. Là, il était suffisamment proche du lollard et de son ami chauve pour pouvoir se mêler à leur discussion ; et là, il pouvait laisser l’amertume de sa jalousie trouver un exutoire dans un débat sans danger.

Ils parlaient du ciel et de l’enfer, et le prince constata sans surprise que son mouvement pour se déplacer vers un endroit rendu relativement bruyant par le murmure des soldats étendus un peu partout à même le sol, pendant que Simon travaillait, fut contrarié par l’apparition sur la scène de l’omniprésent père Pascentius traînant les pieds dans ses sandales silencieuses.

– Poursuivez, poursuivez, messeigneurs, supplia Owen en s’asseyant. Non, non ! Je suis très bien. Que disiez-vous, maître Brut ?

– Je disais, mon prince, que ce que nos théologiens appellent la chute n’était en réalité qu’un mauvais tournant pris par nos lointains ancêtres. Ils n’étaient même pas à blâmer : ce

n'était que le prolongement sur cette terre d'une fissure dans la Création, qui avait commencé beaucoup plus tôt, qui avait commencé, en fait, au ciel. Et c'est parce qu'elle remonte si loin que nous sentons, comme le dit saint Paul, que la nature entière la partage. En redescendant de la montagne aujourd'hui, malgré le printemps, j'ai compris, devant un amas de rocs et une vieille aubépine tordue, que ces êtres aussi attendaient et enduraient. Enduraient quoi?

Il fit une pause, puis, d'une voix profonde et pleine d'intense conviction, il lança :

– *Enduraient l'enfer!*

Une expression curieuse envahit à cet instant les traits de Broch-o'-Meifod, qui suscita un étonnement lisible dans le regard tant du prince que du lollard. À la lumière des torches, le visage du gros homme était transformé, et ses lèvres épaisses se tordaient comme pour parler. Mais ce qui surprit, voire choqua les autres, fut la nature du changement qui était survenu en lui. Pour décrire au plus juste ce qui s'était produit dans ses yeux, peut-être suffirait-il de dire que toute leur humaine naturelle en avait disparu pour céder la place à quelque chose qui évoquait l'endurance des rochers, des pierres et des souches.

« Qu'est-il arrivé à tes yeux? », brûlait de dire Owen, pendant que les paroles de maître Brut concernant la chute, qui rôdaient toujours dans l'air, semblaient se raréfier et s'effriter. Elles étaient en suspens dans cette lourde fumée odorante, comme les pitoyables échos d'un oracle depuis longtemps maudit.

Mais du visage dénué d'expression de Broch sortit une série de mots parfaitement intelligibles, même s'ils étaient débités avec lenteur.

– Non... ils... n'endurent pas l'enfer, frère, murmura-t-il. Si vous avez ressenti cela aujourd'hui, c'est à cause de la chaleur qui rayonne dans votre cœur. Je n'ai pas cette chaleur.

Je n'ai pas ce cœur. La belle dit souvent : « Je ne crois pas que tu sois plus humain que ma roue, Broch ! » et quelquefois elle dit, et elle rit quand elle le dit : « Je crois que tu es un cadavre, Broch, le cadavre d'un homme mort il y a mille ans, que quelque gros démon encombrant et balourd a pris possession de toi et me parle par ta bouche – pas un démon du feu, Broch, mais un démon glacé de la boue ! » Voilà ce qu'elle pense, et elle ne le dit pas en plaisantant. Qu'est-ce que je voulais dire ? Oh, oui... Vous vous trompez, maître, à propos de cette « souffrance ». Et vous vous trompez aussi à propos de cette « fissure dans la création » et de ce « mauvais tournant ».

« Vous dites ces choses qui viennent de votre cœur humain, aimant et rayonnant. Vous regardez ces rochers et vous regardez ces souches, Brut, et un frisson vous saisit ! Je sais ce que vous faites. Parfois vous pensez : « En ce moment même, il y a un rondin mort dans une mare boueuse et gelée, où personne ne va et n'ira jamais ! » et votre âme aimante frissonne à la pensée de ce que ressent cette branche, sans personne, pas même un ver, pour s'approcher d'elle.

Mais le lollard avait à présent retrouvé son aplomb. Il s'était habitué au spectacle de ces orbites profondes d'où la lumière avait disparu. Il pouvait à peine tenir en place.

– Tout à fait ! s'écria-t-il. C'est tout à fait ce que saint Paul veut dire ! C'est la manifestation des fils de Dieu qu'attend votre soliveau. Et cela signifie la Résurrection de Jésus et du Sang Béni de Jésus. Il y a une fissure dans la Création. Nous avons pris le mauvais tournant ; et c'est seulement...

Le visage sous l'énorme crâne chauve était à présent devenu si atrocement inhumain que les mots s'effaçaient devant lui.

– Pas même un ver, répéta Broch-o'-Meifod. Et le cœur de Jésus est si plein d'amour qu'il ne peut pas ressentir ce que ce soliveau ressent. Jésus est comme vous, maître Brut. Nuit et jour, son cœur aimant lance des appels à cette chose solitaire, là-bas. « Aime-moi ! Aime-moi ! » Et, comme vous, il

pense, ce cœur humain plein de chaleur, que rien, si ce n'est une « fissure dans la Création », rien si ce n'est « un mauvais tournant » pris il y a longtemps, ne retient cette solitude. Mais, vous le dirai-je – le son de sa voix ressemblait plus maintenant à des glaçons tombant dans une eau noire qu'à une langue humaine –, l'Esprit se dirige d'ores et déjà vers une nouvelle Révélation. Aucun de nous ne vivra pour la voir. Toutefois ces solitudes qui troublent votre cœur humain, Brut, en sont les messagers. Ils souffrent peut-être, mais quant à l'enfer...

La voix du père Pascentius se fit entendre de l'endroit où il se tenait, contre un sombre pilier de chêne.

– Si vous voulez bien excuser un pauvre moine, messeigneurs, dit-il, tandis que ses paroles paraissaient venir non de sa bouche, mais de ses yeux brûlants, j'aimerais me livrer à une légère critique de ce que nous venons d'entendre. Puis-je parler, mon prince ?

Owen se mordit la lèvre sous la barbe, mais acquiesça poliment ; quant à Broch-o'-Meifod, tout le monde vit avec quelle patience et quelle humilité il tourna sa grosse tête vers le cistercien jusqu'au moment où ses orbites sans lumière rencontrèrent les globes flamboyants du moine.

– Je suis un théologien, pas un politicien, poursuivit le père Pascentius, mais je dois vous rappeler, mes fils, que le roi Harry et son archevêque brûlent beaucoup d'hommes sincères – et je crains fort qu'Oldcastle lui-même ne soit le prochain – au motif qu'ils soutiennent, sur notre sainte Foi catholique, des idées beaucoup plus modérées et beaucoup moins subversives que celles que nous venons d'entendre. Je soumets humblement un point à votre jugement, mon prince, bien que ce ne soit que l'avis d'un pauvre érudit : si les hérésies à l'instant proférées commencent à s'ébruiter par le pays, maints patriotes gallois, qui sont aussi de bons chrétiens, vont se demander ce que leurs âmes deviendront si Owen ap Griffith garde de telles personnes dans son entou-

rage. Et tant le roi que son bigot d'archevêque en tireront un avantage de taille. Ils disent déjà que notre prince s'adonne à la magie noire. Maintenant, ils pourront dire qu'il a des gens autour de lui qui sont les suppôts de l'Antéchrist.

Un murmure de protestation effrayée s'éleva dans les rangs des quelques soldats à l'esprit indemne des vapeurs de la boisson ; mais Broch se contenta d'incliner légèrement la tête et d'agiter vaguement l'une de ses grandes mains en direction du quartier de l'horizon d'où ce dégel était apparemment venu.

– J'ai lu une lettre de notre prier, à présent notre seigneur abbé – que les bienheureux saints le préservent longtemps ! –, poursuit la voix cachée derrière les yeux, où les souffrances d'un hérétique au poteau de torture étaient décrites par un témoin visuel ; et je pense, mon prince, et vous tous, mes maîtres, que si, selon les décrets de la Providence, notre cause n'était pas victorieuse...

Il fut interrompu par les cris des hommes rassemblés autour du zélé Simon. Il était clair qu'il leur troublait l'esprit, car il y avait de la peur aussi bien que de la colère dans les récriminations.

Mais le moine continua aussi obstinément que s'il était dans la salle du chapitre à Valle Crucis.

– Maître Brut a parlé de la désolation qu'il a remarquée dans certaines choses créées, d'où le Créateur avait retiré Son énergie créatrice. Mais saint Thomas prouve clairement que l'agent incorporel par lequel toutes choses, à la fois corporelles et incorporelles, sont créées est Dieu, dont toutes choses tirent non seulement leur forme, mais leur matière ; il s'ensuit donc que ce qu'a vu maître Brut, quand il a cédé au péché de désolation, était simplement une illusion du démon, une illusion représentant les choses corporelles telles qu'elles seraient, à supposer que, avec la cessation de l'opération divine, elles s'effondrent dans le néant.

Les yeux de Phorcyde du père Pascentius lâchèrent le lollard pour se tourner vers le maître de Maen-y-Meifod.

– Quant aux paroles que vous – et il n'eut pas besoin de nommer le géant chauve –, vous venez de prononcer, saint Thomas les réfute avec une logique devant laquelle tout catholique doit s'incliner. Aucune nouvelle Révélation, déclare saint Thomas, même s'il était possible qu'elle fût connue, ne peut l'être, parce qu'il est impossible que soit révélée la fin de la présente Révélation, sauf à celui qui a reçu la Révélation de la totalité de la prédestination divine, c'est-à-dire au Christ en tant qu'homme, à travers lequel la totalité de la prédestination de la race humaine est accomplie; même, comme il est clairement dit dans les saints Évangiles: «Le Père aime le Fils et lui montre toutes choses qui...»

Il fut interrompu par trois perçantes sonneries de cor à l'extérieur de l'entrée principale, qui donnait directement sur la salle du banquet où ils étaient assemblés. Tous les regards se tournèrent instantanément vers les grandes portes aux battants refermés, des portes qui, prodige de construction, atteignaient presque les poutres du plafond. Ces grandes portes noircies par l'âge et bardées de fer travaillé à la main, semblaient sortir de quelque vieux château du Snowdon dont les fondations existaient dès avant le départ des Romains; et leur surprenante hauteur suggérait également qu'elles avaient autrefois défendu une entrée par laquelle les cavaliers pouvaient passer à cheval.

Quand une foule d'êtres humains se concentre sur un obstacle inanimé, il arrive que cette concentration dissolve l'obstacle et le transforme en une vapeur poreuse à travers laquelle l'imagination fait surgir de l'obscurité les monstrueuses images de l'événement inconnu.

Mais, comme en réponse à un signal préétabli, on ôtait à présent les barres. Toutes les âmes dans la pièce se tendirent vers l'issue, les unes éprouvant tous les degrés de la crainte, les autres en proie à une exaltation dramatique.

Une demi-douzaine de porteurs de lance entrèrent, emmenés par le fils aîné d'Owen et, tandis que le prince, sans se lever de son siège, se raidissait dans l'attente de mauvaises nouvelles – car c'était devenu chez lui une idée fixe ou, si vous préférez, une superstition bien établie, que son fils aîné lui portât toujours la guigne –, Griffith se hâta de rejoindre son père, ayant en main une grande missive soigneusement scellée.

Le genou ployé, et affichant sur les traits inquiets d'un visage incliné une expression qui était rien moins que celle d'un courtisan, il remit le document au prince puis, après un bref message – « Je pense que vous voudrez vous retirer dans votre chambre avec ceci » –, il lui tourna le dos et traversa la salle en direction de l'endroit où l'arglwyddes était maintenant assise à côté du rouet.

Entre le père et son premier-né régnait un tel état de sourdes discordes, voire d'antagonismes criants, qu'à tout coup Griffith avait compris la stratégie qui s'imposait : en présentant le document comme confidentiel, il avait toutes les chances de voir son père décider qu'il n'y avait pas lieu de l'emporter hors de la salle mais de l'ouvrir sur-le-champ au vu et au su de l'assistance. Aussi, pendant que Brocho'-Meifod reprenait sa conversation avec le lollard, et pendant que le moine tournait son regard dévorant sur les travaux de maître Simon, Owen, attrapant le regard de Rhisiart, lui fit-il signe d'approcher. Le garçon obéit aussitôt, cependant que la vieille nourrice, traitant Catherine en petite fille, lui ordonnait d'aller embrasser sa mère avant de se retirer pour la nuit.

Baissant la tête au-dessus du volumineux document, de façon à ne pas voir sa fille souhaiter le bonsoir à son secrétaire, le prince brisa les sceaux un par un en prenant un plaisir vicieux et malin à la pure destruction de la cire à cacheter.

Sur la couverture de plein parchemin qui entourait le document, on pouvait lire, en français, la suscription : « À Owen ap Griffith, communément appelé Glendourdy, en son

château des Montagnes du Snowdon.» Puis il y avait une courte lettre également en français, signée Henry Don de Kidwelly, que le prince se mit à parcourir, sous le regard intense de Rhisiart, qui l'avait à présent rejoint, grave et attentif, et du père Pascentius, appuyé contre le pilier de bois.

Mon gracieux seigneur et très honoré ami, écrivait Henry Don, j'ai appris de la bouche de votre dévoué serviteur, qui s'est fait voler votre lettre, mais à qui, prévoyant cette éventualité, vous en aviez communiqué le contenu, que, par la volonté de Dieu, vous vous étiez soulevé pour libérer le peuple gallois du joug de l'ennemi anglais. Je vous écris pour vous informer, mon gracieux seigneur et très cher ami, que je fais route, aussi vite que le permettent ces temps troublés, avec un peu d'argent et une troupe considérable, pour avoir l'honneur de me mettre à votre service. Un de mes partisans, un Gallois de Londres, au courant des affaires de cette cité, m'a informé de certaines mesures injustes et tyranniques votées par la Chambre des communes du roi à Westminster pour la destruction de notre peuple. Je vous envoie sous ce pli ces insolentes proclamations, pour votre gracieuse considération et celle de votre conseil de fidèles et estimables sages. Puisse le Dieu de nos pères être votre soutien dans l'adversité et votre guide vers la victoire.

Votre dévoué et humble serviteur,

Henry Don

Toujours assis sur le bloc à chevaux près du feu, au centre de la salle, et à présent point de mire non seulement du lollard et du moine, mais de la majorité de la vaste maisonnée, Owen tendit à Rhisiart le Nouvel Acte du parlement et lui ordonna de le lire tout haut.

– Souhaitez-vous, mon prince, demanda le jeune homme, après avoir pris connaissance de la phraséologie juridique du document, que je le traduise dans notre langue galloise pour que tous ceux qui sont présents ici puissent comprendre ces édits monstrueux et sans précédent !

– Si tu en es capable, mon cher garçon, répondit Owen en souriant.

Prenant son courage à deux mains, et sur le ton sonore et officiel qu’il avait acquis au tribunal du shérif, à Hereford, Rhisiart, quoique avec quelques hésitations naturelles, ici et là, fit résonner dans la salle surpeuplée les phrases suivantes :

Oyez et obéissez, tous bons féaux sujets, à la volonté et au plaisir de votre souverain le seigneur roi Henry : aucun Anglais, au pays de Galles, ne pourra être déclaré coupable d’un crime par un Gallois, mais seulement par d’autres Anglais de bonne renommée. Aucun gueux, rimailleur, ménestrel ni vagabond ne pourra subsister aux dépens du bon peuple. Aucune congrégation, divination, aucune excitation mensongère ne devra se développer au pays de Galles, sinon en présence d’officiers anglais. Aucun Gallois non loyal à notre royale allégeance ne pourra porter armes ou armure dans aucune ville, marché, église ni sur aucune grand-route. Aucunes armes ni aucunes victuailles ne pourront être importées au pays de Galles, sauf pour l’usage des châteaux anglais et des villes anglaises.

Aucun Gallois, s’il n’a rang d’évêque, ne pourra avoir de châteaux ni de maisons fortifiées autres que ceux qui existaient à l’époque de notre gracieux et souverain prince, Édouard, premier du nom. Aucun Anglais marié à une Galloise du cercle ou de la parenté d’Owen ap Glendourdy, traître à notre Souverain seigneur, ni à aucune autre Galloise après la rébellion dudit Owen,

ou qui dans l'avenir se mariera avec une Galloise, ne pourra avoir aucune fonction au pays de Galles ou dans les Marches galloises.

Owen se leva lentement.

– Eh bien, hommes de Gwyned et de Powys, s'écria-t-il d'une voix retentissante, quelle est votre réponse à cela ?

Il s'ensuivit une formidable agitation. Les hommes d'armes frappèrent leur bouclier de leurs armes et les brandirent. La plupart des femmes levèrent les bras au-dessus de la tête et dénouèrent leurs bandeaux de cheveux. Quelques-unes des jeunes filles les plus émotives, non contentes de libérer les boucles de leur chevelure, se dénudèrent les seins, geste d'émotion féminine dont le prince n'avait jamais été témoin, mais dont il avait entendu parler, notamment quand les femmes de Mōn se jetèrent sur les légions romaines.

Très curieusement, il demeura lui-même un peu perplexe devant cet étalage de passion pour quelques mesures mesquines et vindicatives prises par les roturiers perturbés du royaume affairiste de Bolingbroke.

« Quelle hâte dramatique chez ces Anglais ! pensa-t-il, tandis qu'il écoutait en silence les folles acclamations autour de lui. Ils auraient pu au moins se donner la peine de prendre un clerc gallois pour relire leur vicieux édit. *Owen "ap" Glendourdy!* Quoi ? Ils me prennent pour un esprit de la rivière, le véritable enfant de mon val d'eau divine ? Mais quel bon ami, quel bon ami, est ce Don ! Seulement j'aimerais mieux qu'il apporte seulement de l'argent, et pas de maudites nouvelles bouches à nourrir ! »

Il ne s'était jamais senti plus froid, plus capable de maîtriser n'importe quelle émotion raciale qu'en ce moment. Là ! Catherine était sur le point d'aller se coucher maintenant. « Que les jeunes filles détestent aller au lit ! Je suppose que c'est différent quand elles sont mariées... mais pas pour long-

temps. Non, non pas pour longtemps...» Il se prit à se raconter une histoire où Rhisiart copiait des documents juridiques la moitié de la nuit pour ne pas perturber le sommeil d'une femme encore belle, dont le cœur était retourné à son père!

Mais il ne l'aurait pas; jamais, jamais! Elle était son arme principale, sa «reine blanche» dans la partie d'échecs qu'il jouait contre Bolingbroke.

La clameur s'était maintenant apaisée. Mais qu'était ce bruit? Le vieux barde jouant de la harpe? Non, c'était le son d'une flûte. Alors il se rappela que Lowri ferch Ffraid, depuis son arrivée, s'était inquiétée de savoir si l'arglwyddes maintiendrait la coutume de Dinas Brân relative au départ des femmes de la salle et qui était tombée en désuétude ou peut-être n'avait jamais existé dans ses domaines à l'étiquette plus relâchée. Oui, c'était bien cela! Elles démontaient le rouet et rassemblaient leurs affaires. Mais c'était une tradition stupide! Les habitudes simples des honnêtes Hanmer étaient bien meilleures. Qu'est-ce qui avait bien pu passer dans la tête de Lowri? Oh, sans aucun doute, le désir – il l'avait remarqué en d'autres occasions – de rendre l'arglwyddes honteuse de son sang anglais... de troubler l'esprit de cette femme simple en lui faisant sentir qu'elle devait avoir des manières plus grandioses, plus cérémonieuses, plus conformes aux vieilles traditions celtiques, maintenant que son époux était prince de Galles.

Une vague de tendresse vibrante pour la mère de ses enfants le submergea, et il lança un regard dangereux en direction du petit feu à l'extrémité de la salle qui, la dernière fois qu'il l'avait vu, était monopolisé par Lowri et Rhys Gethin. Mais ils avaient disparu. Ils devaient avoir profité de la chaleur du dégel printanier pour sortir ensemble.

Il lança un regard rapide à Simon. L'homme était toujours au travail, même si le récent élan de sentiment patriotique l'avait privé de spectateurs. Avec une opiniâtre ténacité, il

continuait à polir et à marteler, utilisant le grand feu au centre de la salle, quand la chaleur des flammes était nécessaire à ses travaux d'armurier amateur.

Qu'était-il arrivé au Goinfre de Chirk? Eh bien, si c'était le lollardisme qui avait fait cela... « Mais cette théorie serait bien inspirée de ne pas aller trop loin! Ces convertis – j'en ai connu plusieurs –, s'ils ne sont pas fous, comme le pauvre Huw, risquent de se déchaîner et de risquer le feu de l'enfer! Rhys Gethin a eu raison d'avoir l'œil sur toi, mon industriel Simon! »

Il ne put s'empêcher de ressentir un pincement de jalousie quand il vit que maître Broch et le lollard s'étaient coupés du monde, tellement ils étaient absorbés dans leur discussion spirituelle.

À présent les femmes quittaient la salle et, bien qu'il fût seul à les murmurer de sa voix chevrotante, le vieux barde de la famille chanta jusqu'à la fin les obscures paroles de l'*In exitu mulieres*¹.

Impatiemment, Owen se dirigea à grands pas vers l'escalier éclairé par des torches et arriva juste à temps pour prendre sa femme dans ses bras au moment où elle mettait le pied sur la première marche.

L'arglwyddes fut surprise, et même un peu perturbée par cette démonstration inattendue. Elle y répondit toutefois par une étreinte affectueuse, et comme il observait sa forte silhouette qui s'éloignait au bras de Tegolin, Huw le Fol trébuchant derrière elles deux, il se demanda si c'était parce qu'elle souhaitait cacher une émotion inhabituelle qu'elle n'avait pas tourné la tête en gravissant les marches. Tout ce que cette femme signifiait pour lui l'assaillait aveuglément et, bouchant l'entrée de l'escalier où les demoiselles pouvaient difficilement passer, il tomba dans l'une de ses étranges rêve-

1. « Lors de l'Exode, les femmes... »

ries. Le temps de sortir de sa transe et d'échanger quelques ribauderies avec la petite Sibli, il fut étonné de voir la pâle fille anglaise qu'ils appelaient Alice se débattre dans les bras de Rhisiart et du lollard, en proie à une violente crise de nerfs.

– Laissez-moi la rejoindre... ma mère, ma chère mère! ne cessait de hurler la malheureuse, laissez-moi partir, je vous dis! J'irai. Que ce soit à travers l'eau ou le feu, j'irai!

– Que se passe-t-il? Qu'est-ce qu'elle a? Dis-le-moi, mon enfant! Où veux-tu aller? Où est ta mère?

Mais l'efficace Luned arrivait en courant avec une cruche d'eau de source, dont elle aspergea impitoyablement le visage de la fille, jusqu'à ce que la jeune femme glissât des bras qui la retenaient, s'effondrant sur le sol comme un linge. Là, elle continua piteusement à gémir, mais la crise de chagrin était passée.

Owen se tourna vers Rhisiart, pendant que Luned, toujours à genoux, séchait les cheveux trempés et le cou de la fille.

– Un messenger, mon prince, est venu la trouver avec de terribles nouvelles. Ce n'était qu'un jeune homme, et il était trop effrayé pour rester. Mais il semble que Grey se soit mis en tête que la mère de cette fille – elle est galloise, mon prince, bien que son père soit anglais – avait jeté un sort sur le jeune seigneur, et que le jeune seigneur s'affaiblissait à vue d'œil. En réalité, mon prince, c'est pour Alice que brûle le jeune homme. Mais Grey a envoyé ses gens s'emparer de la mère de cette fille et il l'a fait condamner comme sorcière par son tribunal seigneurial. Le père d'Alice a résisté et il a été tué dans sa propre maison, mais personne ne sait ce qu'il est advenu de sa mère. Et c'est cette incertitude, mon prince, qui a mis la fille hors d'elle: je l'ai observée pendant que le jeune homme lui parlait – il y a juste un moment, vous vous teniez au pied de l'escalier, sans quoi vous auriez vu ce qui se passait –, et c'est cette ignorance, cette incertitude sur le sort de sa mère qui ont fait fondre en larmes la jeune fille.

L'intérêt d'Owen et sa colère furent beaucoup plus éveillés par ce récit qu'ils ne l'avaient été par les vindicatifs Actes du parlement. Comprenant ce que son maître ressentait, Rhisiart poursuivit hardiment :

– Avait-il légalement le droit d'arrêter cette femme, mon prince, et de lui ôter la vie? Car il me semble avoir lu que le péché de sorcellerie est le privilège des tribunaux ecclésiastiques, pas des tribunaux civils. Est-ce que le tribunal seigneurial de Grey, mon prince, avait le droit de juger une personne accusée de sorcellerie? Pouvait-il usurper la juridiction de l'évêque?

– Il n'avait pas ce droit! s'écria Owen avec fureur. C'est le genre de choses qui ne cessent de se produire depuis deux cents ans! Ils construisent des châteaux, ils les remplissent de démons, ils font ce qu'ils veulent de notre peuple. Oh, puissant Dieu du ciel! – et sa voix, résonnant à travers la salle, fit se lever d'un bond tous les hommes qui étaient là –, si, pour douze mois seulement, Tu renforces ma main afin que je puisse les chasser du pays, rien que les chasser du pays, de Bangor à Saint-David, Tu pourras ensuite faire ce que Tu voudras de moi et de tous ceux que j'aime!

Quelque chose parut craquer en lui, quelque chose qui, jusque-là, comme la morsure d'un froid terrible, avait formé une barrière de glace entre son âme et de tels méfaits. Mais il sentait à présent se déverser à travers lui, comme du cœur meurtri de chaque victime dans chaque château du pays de Galles, une force torrentielle à laquelle rien ne pouvait résister.

Rhisiart le regardait avec stupéfaction. Il était terrifié, mais perplexe autant que terrifié. Qu'était-il advenu qui pût mettre son héros dans cet état? La fille était anglaise. Il avait vu de ses propres yeux comme elle traitait le jeune seigneur éperdu. À la façon dont elle avait également hypnotisé maître Brut, il pouvait volontiers croire que sa mère était une sorcière!

Le jeune homme n'était pas assez mûr pour comprendre

qu'il peut arriver dans la vie qu'une force volcanique qui, depuis des années, n'a cessé de monter et de monter, invisible et inconnue, explose enfin sous la poussée de quelque événement mineur qui ébranle tout le reste. Et s'il était étonné par l'émotion inattendue d'Owen, son intelligence normande n'en était pas moins confondue par la réponse que cette émotion suscita chez les hommes.

Même la fille cessa de gémir lorsque Luned la fit se lever. Elle comprit vite – ah ! c'était bien la fille d'une sorcière – dans quel état d'esprit se trouvait le prince et, se précipitant, elle tomba à genoux devant lui et lui prit la main qu'elle pressa contre son visage humide.

– Oh, sauvez-la, sauvez-la, seigneur Owen ! implora-t-elle.

Le prince la releva et jura devant tous sur la garde de son épée que, si sa mère était toujours vivante, personne ne toucherait à un seul cheveu de sa tête.

Mais ce que Rhisiart ne pouvait ni voir ni deviner, c'était que, pendant que ses doigts rencontraient les doigts de la fille anglaise sur la garde de l'épée, l'âme du prince, curieusement détachée, devint soudain glaciale et vogua à des lieues de la scène. « Des hommes mortels, des hommes mortels, tous, qu'ils soient anglais ou gallois, lui disait la voix du grand Oldcastle. Pas plus de différence réelle entre eux qu'entre vos doigts et ceux de cette femme. »

Il paraissait certain que l'absence de l'arglwyddes et de ses dames avait accru la nervosité et l'impatience des quelques douzaines de guerriers qui remplissaient la salle.

Tandis que Luned emmenait Alice – et la fille semblait grandement réconfortée, sans que Rhisiart pût savoir exactement pourquoi –, Owen revint vers son siège près du feu, où le lollard et Broch-o'-Meifod avaient repris leur conversation blasphématoire.

Rhisiart s'installa sur un tas de fougères sèches, aux pieds de son seigneur. Ni lui ni Owen n'avaient à présent grande

envie d'écouter les audacieuses et dérangeantes spéculations des deux philosophes. Rhisiart avait tant de choses en tête qu'il se surprit à prier que son maître le laissât en paix. Et Owen était dans le même cas. Mais ni le prince ni l'écuyer ne comprirent que, tant dans le large crâne que dans le crâne étroit, la même image imposait sa tyrannie.

Ce fut donc seulement à la surface de leur esprit qu'ils prirent conscience des longues séries d'oracles énigmatiques prononcés par l'un de ces deux sages, puis par l'autre, après des moments d'intense réflexion.

Mais le père Pascentius n'était absolument pas disposé à se contenter d'une attention superficielle. Il s'était à présent assis au bout d'un long banc occupé par la soldatesque et, le menton dans les mains et les coudes posés à l'angle du banc, il n'était plus qu'un seul œil exultant qui dévorait la vie. Les traits qui entouraient cet œil étaient aussi communs et aussi négligeables que la silhouette du père était gauche et informe. Mais, tout comme la nature dote parfois un aveugle d'une ouïe ou d'un odorat bien supérieurs à la moyenne, la vue du moine paraissait toucher, sentir et entendre !

« Continuez, continuez, maîtres ! semblait dire son regard. Que l'hérésie diabolique est pleine de douces odeurs par une chaude nuit de printemps ! » Et la vue menaçante du père n'était pas non plus dépourvue d'une imagination qui lui était propre. Il voyait – et sans le moindre déplaisir, au contraire – Lowri et Rhys Gethin folâtrer sous les cieux complices, pendant que maître Simon jouait les armuriers. Il voyait – et il voyait cela sans la moindre douleur – la mère d'Alice, cette sorcière galloise, se glisser à travers les ajoncs et patauger dans les rivières, les hommes de Grey à ses trousses !

Mais le père Pascentius avait d'autres intérêts que la folie des êtres humains. Tout en prêtant l'oreille à Broch, il fourra sa main grassouillette – la main d'un commentateur-né des angéliques docteurs – dans une petite poche sous son habit

et en retira une minuscule plante fanée. L'approchant de la lumière que dispensait le feu, il l'examina avec attention, et la chose curieuse était que, si ce brin de végétation avait été conscient, il aurait noté que sur la paire d'orbes noirs qui le contemplaient si fixement passait en rampant comme une taie de tendresse, comme un flux d'émotion, à mesure que l'homme regardait. Mais, puisque l'on pouvait difficilement supposer que la tige d'une petite plante rocheuse, séparée de sa racine, était dotée de conscience, il semblait que personne ne dût jamais savoir à quel point le regard que l'homme portait sur le règne végétal était différent de celui qu'il portait sur le règne de l'humanité.

Si le père avait été damné pour « faire de la botanique sur la tombe de sa mère », la seule défense qui eût pu atteindre son Créateur serait venue de la subhumanité d'entités si infimes et si négligeables que même le Philosophe, comme saint Thomas appelle Aristote, ne pouvait les inclure dans sa *Summa*.

Maître Broch était à présent en train de révéler au lollard effrayé des choses qu'aucun moine – pas même un moine aussi enivré de la folie de la vie que celui-ci l'était – ne pouvait supporter d'entendre.

– Saint Thomas, lança-t-il d'une voix pleine d'une autorité si impérieuse qu'à la fois Owen et Rhisiart furent dérangés dans leurs pensées, saint Thomas, citant saint Augustin, dit que, lorsqu'un homme pense que ses opinions fausses sont conformes à l'enseignement de la piété et ose dogmatiser avec obstination sur des sujets dont il ignore tout, il devient une pierre d'achoppement pour autrui.

Puis, voyant que Broch était silencieux et que le lollard commençait à sourire, il ajouta, à l'adresse des soldats qui écoutaient et du Goinfre de Chirk, qui marquait une pause dans son travail :

– Si quelqu'un avait lu le récit de cette mort sur le bûcher,

que notre prieur nous a envoyé, il prendrait garde à ne pas laisser errer ses pensées. Personne, pas même notre noble prince, ne peut être sûr de l'avenir.

« Une chose est certaine : Henry de Lancastre et son archevêque, quoi que l'on puisse penser par ailleurs, ont décidé d'écraser l'hérésie dans des douleurs indicibles. Il est donc sage, même pendant que nous soutenons notre brave prince dans la défense de nos anciennes libertés, de prendre garde à ne pas confondre la liberté civile et nationale avec cette dangereuse révolte contre la sainte Foi catholique, qui non seulement met en péril nos âmes immortelles, mais encore donne l'occasion à des tyrans cruels et ambitieux...

Il s'arrêta un moment pour mesurer l'effet de ses paroles. Mais un masque de pierre indéchiffrable était tombé sur le visage d'Owen, et il ne put détecter sur celui de Rhisiart que l'expression familière d'un jeune novice impatient écoutant un sermon ennuyeux.

Revenant à la charge, il tourna cette fois-ci son regard vers les soldats qui, respectueux du pouvoir de l'Église, ne paraissaient pas peu troublés.

– Pourquoi devrions-nous prêter l'oreille à ce que nos deux plus grands saints appellent l'obstination dogmatique des hommes entêtés ? À l'instant, mes braves guerriers, où vous vous détournerez de cette liberté légitime, pour laquelle c'est notre gloire de combattre, pour errer dans les dangereux chemins de l'hérésie et du schisme, vous renforcerez la poigne de nos oppresseurs, vous leur donnerez ce qu'ils désirent le plus, vous...

Owen était debout. Son masque était tombé. Toute sa silhouette tremblait. Il lança des regards furibonds autour de lui, et l'on put même voir que ses doigts serraient la garde de son épée. Toute l'émotion contenue qui venait de s'embraser pour la fille de Ruthin culminait dans une ardente nuée de flamme et de fumée !

– Écoute, moine ! s'écria-t-il. Écoutez-moi, vous tous ! Quand nous aurons fait repartir là d'où ils viennent tous les Anglais du pays de Galles, qui décidera quel pape nous reconnaitrons et quelle règle nous observerons ? Nous le déciderons nous-mêmes ! N'y avait-il pas une Église au pays de Galles avant que nous reconnussions celle de Rome ? Rectifiez vos paroles, mon père, rectifiez vos paroles, car il y aura peut-être de nouveau une Église galloise qui ne reconnaîtra ni Rome ni Canterbury. Non ! Ni Avignon non plus !

Il prit une profonde inspiration, et Rhisiart, lançant un regard rapide alentour, vit que les soldats étaient vraiment perturbés et troublés. Dans l'esprit normand et pratique du jeune homme se fit jour un sentiment de coléreux mépris envers ces discussions doctrinales. « C'est de maître Young qu'il a besoin, se dit-il, pour mettre fin à ce jargon mystique ! » Il se sentit plus indigné que jamais quand il entendit Owen s'écrier soudain en haletant :

– N'y a-t-il aucune puissance dans le ciel ou sur la terre qui puisse m'envoyer un signe clair ?

À cet instant, tout le monde se retourna, car une sorte de signe, dont on pouvait difficilement dire qu'il était clair, se présenta. Une silhouette à demi voilée descendit en courant l'escalier des femmes, se fraya un chemin au milieu des hommes et posa une main désespérée sur le poignet du prince. Rhisiart reconnut immédiatement Huw le Fol, mais Owen fut d'abord trompé par le fait que l'homme ne portait pas le froc gris de son ordre.

De tous les côtés s'élevaient des cris : « C'est le frère ! C'est le frère ! » et la foule fit instinctivement barrage devant le théologien. Ses paroles avaient effrayé les soldats et ils brûlaient de le voir affronter une autre autorité spirituelle, eût-elle perdu la raison.

Tout le monde, sauf Rhisiart, nouveau venu au pays de Galles, savait que les franciscains et les cisterciens se détestaient

cordialement et la foule, en se rassemblant, s'attendait à un féroce duel spirituel.

Pendant un moment, l'homme fut trop agité et trop pantelant pour parler. Mais, tandis qu'il s'accrochait, hors d'haleine, à son poignet, le prince commença de deviner que cette peu ordinaire tenue de nuit couvrait la poitrine velue et les jambes osseuses du champion du roi Richard.

– Je leur disais, frère, commença le père Pascentius avant que l'homme pût prononcer un mot, combien la liberté civile diffère de la liberté religieuse. Je leur disais que défier l'archevêque revient à jouer le jeu du roi Harry. L'archevêque est le représentant du Christ dans ces îles. Et bien que notre prince libère notre corps d'un roi terrestre, aucun homme ne peut libérer notre âme du roi céleste.

« Une minute, bon frère ! Je suis sûr qu'aucun disciple de saint François n'aurait pu rester silencieux devant les monstrueuses hérésies que j'ai entendues ce soir ; des hérésies qui vont jusqu'à suggérer – il lança un coup d'œil à maître Broch, qui avait incliné la tête sur la poitrine – des calomnies sur l'éternelle procession du Fils de Dieu !

« Un mot encore, frère, car vous avez, comme moi, fait vœu d'obéissance. Dieu, comme saint Thomas le dit, ne serait pas parfait s'Il n'était pas vivant. S'Il est vivant, Il possède l'attribut de procession, une procession de parole et d'amour. Et cela – une minute, je vous prie, frère – signifie que le Fils procède du Père, car il est la parole de Dieu, et du Saint-Esprit, car il est l'amour de Dieu. Frère, frère, laissez-moi finir ! Saint Thomas dit qu'Athanase a très merveilleusement déclaré au concile de Nicée que ce que les Ariens impliquaient en réalité – puisque le Fils et le Saint-Esprit ne lui sont pas consubstantiels –, c'était que Dieu n'était pas un être vivant et intelligent, mais un être *mort et inintelligent* !

Dans son désir d'empêcher le frère haletant de prononcer un mot avant d'avoir lui-même terminé, le père Pascentius

s'était approché si près d'Owen que Rhisiart eut l'impression que le prince était ébouriffé et décoiffé par deux choux déchaînés.

Mais, en appréciant la beauté de la rhétorique d'Athanase, lorsqu'il cita le passage concernant Dieu « mort et inintelligent », le moine haussa la voix jusqu'à un ton qui révolta les nerfs d'Owen.

Le prince se raidit pour se débarrasser, avec un dégoût physique évident, du contact de ces deux hommes de Dieu surexcités.

Lorsque le cistercien se retira, Huw le Fol déversa, dans un torrent de paroles confuses, les grandes nouvelles qu'il apportait.

– Je le savais, prince ! cria-t-il, avant de se tourner, avec une triomphante extase, vers la compagnie tout entière.

– Je lui ai dit, je lui ai dit que ça allait arriver. Je le sentais. Je le savais. Et c'est arrivé. Vite ! Venez voir, tous, ce que Dieu a fait. C'est dans le ciel au-dessus de la mer ! C'est dans le ciel au-dessus de Mona ! L'armée des anges du Seigneur est en marche contre le tyran. Comme les Assyriens des murailles de Sion, les ennemis de la volonté de Dieu seront dispersés ! Ils seront brisés comme des fragments de vaisselle. Ils seront chassés du pays de Galles comme une peste. Ils fuiront quand aucun homme ne les poursuivra. Je vois leurs cadavres sur les flancs des montagnes. Je vois la fumée de leur bûcher s'élever vers le ciel. Ouvrez ces portes, Owen ap Griffith. Venez, vous, hommes de guerre avec vos lances et vos arcs.

« Au-dessus des forêts de Mona, au-dessus des eaux salées de la mer, elle est venue ! Elle est venue de l'ouest, d'un point entre le nord et l'ouest, l'ardente armée des anges du Seigneur !

« Ouvrez ces portes, Owen ap Griffith ! Sortez, sortez d'ici, vous tous ! Car le Seigneur a entendu Son serviteur.

La puissance du Seigneur a justifié Son peuple. Les anges du Seigneur traversent le firmament. L'armée du Seigneur est en marche à travers le ciel pour secourir les brebis de Son troupeau. Et c'est mon héros, mon saint, ma rose de Bretagne, Richard, mon roi, qui me l'a montrée. Il m'a tiré du sommeil. Il m'a pris par la main. Il m'a montré l'armée brillante en marche dans le ciel ! Il m'a ordonné de vous appeler, Owen ap Griffith. Venez, venez vite, ne tardez pas, car le Seigneur a envoyé ses anges pour nous aider ; et les oppresseurs de Son peuple sont comme les neiges qui fondent devant le printemps !

Si vive était la conviction du frère, si prophétiques étaient ses paroles, que toute la compagnie se leva comme un seul homme : le prince, le lollard, Broch-o'-Meifod, le Goinfre de Chirk, le commentateur de saint Thomas et même l'indolent et sceptique fils aîné d'Owen se précipitèrent vers la porte.

Rhisiart, qui fut le premier à poser les mains sur les grosses barres de fer, entendit des voix familières au-dehors et, quand les portes furent ouvertes, là, rassemblés à flanc de colline et regardant de tous leurs yeux vers le nord-ouest, se trouvaient Meredith et maître Sparrow, dame Lowri et Rhys Gethin !

La première pensée de Rhisiart, quand il tourna la tête vers le point du ciel où tous les regards étaient fixés, fut pour Catherine. « Est-elle réveillée ? », se demanda-t-il. Puis il pensa : « Mais sa fenêtre donne sur l'est. »

Quant à Owen, il était devenu d'un calme surnaturel. Toute excitation l'avait quitté, toute colère, toute passion, toute ambition, toute raison de vivre. Il regardait avec une calme froideur, sans une once d'émotion, le spectacle stupéfiant qui se déroulait devant lui. Il était soudain devenu si calme, si maître de ses nerfs qu'il fut même capable, après le premier coup d'œil, de tourner la tête et de noter délibérément l'effet de ce phénomène stellaire sur ses compagnons.

Il remarqua une chose curieuse, une chose qui lui revint

à l'esprit plusieurs fois, tard dans la nuit : Lowri quitta Rhys Gethin dès qu'elle aperçut son mari et vint à ses côtés. Non seulement cela – et il ne pouvait se tromper, car Simon était tout près de lui et le réaliste maître Sparrow avait eu la bonne idée d'apporter une grosse torche flamboyante dans la nuit miraculeusement éclairée –, mais encore les mains de cette paire mal assortie s'étaient aveuglément rejointes et, à ce qu'il lui sembla, l'armurier amateur faisait se tordre de douleur le visage blanc de la femme en lui écrasant les doigts dans sa poigne chaude.

Mais quel spectacle ! Un énorme météore de flamme brûlante – Huw le Fol n'avait pas exagéré sa sublime apparence – tremblait et frémissait vraiment dans un golfe d'espace bleu-noir au-dessus de l'horizon du nord-ouest. Et de plus, il tirait derrière lui une immense traîne ardente de météores plus petits, dont les lumières paraissaient liées, comme un essaim d'atomes de feu formant un vaste gonfanon nébuleux dans l'éther en éveil.

Owen se tourna rapidement pour observer le profil de Rhisiart et voir comment cette hachette d'insouciance normande était affectée par une telle apparition céleste. Il sourit dans sa barbe en remarquant, à la lumière de la torche de maître Sparrow, la façon dont son jeune secrétaire rentra les lèvres, plissa les paupières et regarda la comète d'un air indigné comme s'il lui posait une série de questions inquisitrices.

Quittant Rhisiart, il se dirigea vers l'endroit où se tenaient le lollard et maître Broch.

– Eh bien, murmura-t-il, ainsi le frère avait raison, hein ? Mais, de Dieu à nous, qu'aviez-vous besoin d'échauffer ce moine ? Ce n'est pas un imbécile et il ne faut pas, comme il le dit, mettre tous les atouts dans le jeu du roi Hal.

Le lollard demeura silencieux. Il avait depuis longtemps remarqué, chez Owen, une certaine propension à une peu scrupuleuse laïcité et même à un cynisme éhonté. Mais, en

présence de ce prodige envoyé par le ciel pour soutenir le prince, il sentit que ce n'était pas le moment de le contredire.

Mais Broch-o'-Meifod fut moins conciliant.

– Vous dirai-je une chose, Owen ap Griffith? Car j'ai mis ma ceinture, ce soir, et il me semble que même la jolie pourrait m'entendre!

Suspectant son formidable allié d'avoir bu plus que de raison, Owen le dévisagea attentivement dans l'obscurité. Mais il lui ordonna de dire ce qu'il avait à dire.

– Mais en quelques mots, mon maître, en quelques mots!

– Ce grand luminaire que nous regardons tous, dit Broch, n'a rien à voir avec vous, rien à voir avec le roi d'Angleterre. Il n'a rien à voir avec le pape, ni avec l'antipape. Ni avec ce que le bon père vient d'appeler la « procession » de Dieu. Ce messager à longue traîne est venu de plus loin que les Neuf Cieux; oui, de plus loin que le *Primum Mobile* et l'empyrée. Savez-vous d'où il vient, Owen ap Griffith? De sphères inconnues où un nouvel Esprit est né, et il descend vers notre vieux monde dégénéré. Broch le bête, Broch le nigaud, Broch le couard, Broch le fugitif, est sa voix cette nuit!

Dans l'obscurité – car la précieuse huile de Bryn Saith Marchog s'était consumée dans la torche de maître Sparrow et le prince apercevait une lueur blanchâtre sur le crâne chauve de son ami –, ces paroles stupéfiantes firent sur les nerfs tendus d'Owen l'effet que ferait un air de musique joué à l'abri des remparts sur un homme luttant pour sa vie au milieu d'une brume sanglante. Oui, il devait trouver un endroit où être seul! Quand ces dragons de feu surgissent de l'infini pour venir en aide à quelqu'un, cela demande réflexion.

Le grand crâne nu devant lui – ne le couvrait-il donc jamais? – paraissait toujours capable de penser, et même de penser tout haut! Et, cette nuit, tandis que ce brasier à l'ouest faisait pâlir les étoiles et décroître les torches, l'immobilité du visage sous le crâne devint monstrueuse. Le visage devint une

partie informe du crâne ! C'était le crâne qui avait prononcé ces paroles effrayantes à propos d'une loi qui allait remplacer la loi chrétienne. Broch parlait ce soir comme le dieu-cadavre de ce vieux peuple des tumulus, comme la Tête de Brân quand elle fit paraître les années comme des secondes à ceux qu'elle tenait sous son sortilège.

« Il faut que je trouve un endroit où être seul, il faut que je trouve un endroit où être seul ! » Il se rappela comment il avait prononcé ces mots trente ans plus tôt, quand son frère et lui avaient été accueillis, enfants, par la princière famille de sa mère, dans le sud du pays de Galles.

Il s'éloigna de Broch et de maître Brut, mais fut bientôt cloué sur place par l'apparition de Griffith, son vieux ménestrel, son fils aîné portant la lourde harpe du poète âgé.

En apercevant ces deux silhouettes, la première réaction d'Owen fut de penser à des acteurs déambulant dans la pièce morale anglaise intitulée *Âge ardent et Jeunesse indifférente*. Mais, en dépit du trouble de ses pensées, il fut touché par la considération de son fils aîné envers le vieil homme. Il se surprit à penser : « Évidemment, c'est l'arglwyddes qui a dû le lui dire ! » Mais il écarta cette pensée comme mesquine et indigne. « Il a un bon fond, et c'est un brave garçon, mais je ne le comprendrai jamais comme je comprends Meredith. »

Accueillant le vieux et le jeune Griffith avec à peu près la même démonstration de gratitude, Owen envoya un soldat chercher un tabouret dans la salle pour le barde.

– Et une torche, ajouta-t-il, oublieux qu'un harpiste de l'expérience de Griffith pouvait pincer les précieuses cordes dans une obscurité d'un noir de poix.

– Et toi, que penses-tu de cette comète ? demanda-t-il à son fils, en employant exprès le mot profane, bien qu'il vît le vieux barde grimacer au sacrilège.

– Vous souciez-vous de ce que je pense, messire ? répliqua l'homme aussitôt, grave et triste.

Mais Owen refusa de se laisser démonter.

– Dis-le-moi, mon garçon. Sur ta foi, dis-le-moi!

– Je pense, dit lentement Griffith, que c'est seulement du feu et que ce n'est pas plus miraculeux qu'un coucher de soleil ordinaire. Je pense qu'un jour viendra où les astronomes prédiront de telles choses.

– Mais ils le font, Griffith! Ils le font!

L'homme resta silencieux.

– Ne le font-ils pas, Griffith?

– Les astrologues le font, mon prince, pas les astronomes!

Owen fut soulagé de voir arriver le tabouret et la torche. Griffith aimait beaucoup le prendre en défaut comme il venait de le faire. Mais les astrologues n'avaient-ils pas toujours été les meilleurs astronomes?

Alors le vieux barde commença à jouer et à improviser en jouant. Mais le prince ressentit une nouvelle contrariété en écoutant le joueur. Dieu du ciel! Le bonhomme était en train d'improviser dans le style à la mode! C'était une chose qu'il n'avait encore jamais faite. Et c'était trop. Les soldats avaient commencé à se rassembler autour d'eux. Le dragon dans le ciel semblait poser la pointe voltigeante de sa langue prophétique sur les cordes luisantes de la harpe.

Tout aurait pu être résolu cette nuit: le secret du passé de sa race, le mystère de Mathrafal, le sanglot, plein d'un désespoir, qui n'était pas tel tout à fait, du chant funèbre pour Cyndylan, tout cela était sur le point de prendre un sens nouveau entre cette lumière dans le ciel et ces cordes tremblantes. Cela aurait pu être la voie, la solution du vague désir qu'il avait de quelque chose qui allât plus loin que la bataille, le sang et les foyers noirs de désolation!

Mais le barde se sentait obligé de tout gâcher, de ruser pour équilibrer ses rythmes à la nouvelle manière et de les remplir de pieuses allusions à l'étoile de la naissance du Christ et à celle de la naissance d'Uther Pendragon! Le prince aurait

pleuré devant un tel gâchis. Dans sa tête, comme un tonnerre étouffé et meurtri, roulaient les mots monstrueux, les antiques paroles mystiques des chants d'Aneurin dans le livre sacré qu'il possédait. Oui, c'était trop. Il devait trouver un endroit où être seul. Il feignit d'être terrassé par l'émotion. Il était terrassé par l'émotion, mais pas par cette maudite intelligence moderne. Les mains collées au visage et la tête inclinée, il se fraya un chemin hors de la presse. Oh, il savait parfaitement quels espoirs triomphants cette créature de feu – elle ressemblait vraiment à un dragon maintenant, avec sa tête et sa queue enflammées – allait faire naître d'un bout à l'autre du pays de Galles et quelle terreur elle allait répandre chez les Anglais !

Alors pourquoi ne faisait-elle que le rendre triste, lui pour qui tous les hommes croiraient qu'elle avait tiré des sphères angéliques sa beauté et sa terreur pour les diriger vers la terre ? « Ce doit être, pensa-t-il, parce que, au fond du cœur, j'entretenais l'espoir qu'une solution de paix serait trouvée, même au dernier moment, entre Harry et moi. Mais si le firmament lui-même engendre des dragons, c'est la guerre jusqu'à la fin ; la guerre et un plongeon à travers un monde de feu, dans l'obscurité totale ! »

Puis, vaguement conscient que, s'il enviait une chose au monde, c'était le détachement de son ami Broch, il éprouva le désir de voir le visage étroit de Rhisiart. « Ce gaillard, s'inquiéta-t-il, où diable peut-il bien être passé ? » Tournant le dos au dragon dans le ciel, il partit au milieu de ses partisans surexcités chercher son écuyer. Personne n'osait parler ni s'approcher. Depuis que s'étalait à leurs yeux ce symbole de sa destinée, il était devenu une figure consacrée, surnaturelle, à peine humaine. « Il n'a pas pu retourner dans la salle. Il aura grimpé sur la colline pour mieux observer le phénomène... »

Dans l'obscurité il s'engagea sur la pente qui montait à

l'assaut de la partie la plus ancienne de cette tortueuse forteresse d'altitude s'appliquant de toute sa masse confuse à l'est du ciel. Soudain il aperçut une lumière, non point la lumière d'une torche, mais la sombre flamme rougeâtre d'un maigre feu de fougères mortes et de branchages. On pouvait voir autour quatre ombres réunies, celles d'un homme puissant mais presque aussi petit qu'un nain et de trois adolescents, l'un d'eux étant plongé dans une besogne d'écriture, à en juger par le fragment de parchemin et le brandon qu'il tenait à la main.

En un instant, Owen troqua le masque du prince pour celui d'un hors-la-loi pourchassé, d'un habitant des grottes et des forêts ! Du même coup, il rajeunit : l'envahissait un délicieux parfum d'aventure, d'anciennes escapades en compagnie de son frère Tudor. La main plaquée sur l'épée serrée à son côté, de manière à n'être trahi par nul cliquetis, il rampa à quatre pattes en direction du petit groupe autour du brasier.

Aucune créature des temps primitifs n'eût pu faire moins de bruit dans sa reptation à travers la forêt ! Il est douteux qu'aucun autre prince couronné, en cet âge civilisé, eût pu jouer l'homme des cavernes comme il le fit. Mais le plus étrange était qu'il se sentait plus heureux, plus lui-même qu'il ne l'avait été depuis des années. Morg ferch Lug n'eût pas été peu surprise de voir cette barbe fourchue se projeter entre les tiges mortes des fougères ! Ce pur Breton avait-il donc, même lui, une goutte de sang du « peuple de jadis » ?

Il fut bientôt suffisamment près pour tout voir et tout entendre. Il était proche au point de toucher de la pointe de son arme, au prix d'un simple geste du bras tendu, les braises rougeoyantes du maigre feu.

Il pouvait à présent donner un nom à l'homme à la stature de nain : David Gam en personne ! Et il était clair que l'homme terrorisait les garçons ; il les connaissait, eux aussi. Son propre petit page, Elphin, l'enfant le plus joli qui l'eût

jamais servi, était celui que Gam – la brute les avait tous paralysés de terreur – obligeait à gribouiller des lettres avec un bout de bois calciné. Les autres – et il connaissait aussi leur nom – étaient Rawlff et Iago de Dinas Brân.

«Tu n’as rien à craindre de moi cette nuit, pensa-t-il, en contemplant son ennemi. Je ne répandrai pas de sang cette nuit.» Au contraire, il se mit en posture d’écouter.

– Tu as fini, sale petit elfe du démon ? gronda le monstre.

Arrachant le fragment de parchemin des mains du garçon, il examina les noires pattes de mouche qui le couvraient.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? Lis-le, espèce de têtard pleurnichard ou je...

D’une voix perchée et tremblante, d’une voix de pucelle sans défense, Elphin lut les menaces suivantes :

À Owen ap Griffith Fychan,

Rien au ciel ni sur la terre ne te sauvera du couteau de David. Il est dans chaque buisson, dans chaque arbre, dans chaque pièce, dans chaque cabinet. Dussé-je l’aiguiser pendant vingt ans, il finira entre tes côtes. Vis donc dans la peur.

De la part de quelqu’un qui n’a jamais manqué sa cible.

Il y eut un moment de silence, seulement rompu par les sanglots étouffés d’Elphin. Puis la voix de l’homme s’éleva de nouveau.

– Que t’arrivera-t-il si tu ne lui donnes pas ce que tu as écrit ? Arrête de pleurnicher, dis les mots.

D’une voix basse, haletante, le malheureux Elphin répéta sa leçon :

– Si... Owen... n’a pas... ce que... j’ai... écrit, ... ma... ma...

– Continue ! gronda David Gam.

– Ma... ma langue sera coupée!

– Alors, fais-le, dit féroce ment l'homme. Et tout de suite ! S'il n'y avait pas eu cette chose dans le ciel, il l'aurait eue ce soir... Mais il l'aura. Et vous aussi... et vous aussi, tous, si vous ne faites pas ce que je dis!

Sur ces mots, il se leva d'un bond, piétina le feu et disparut. Heureusement pour lui, il choisit de grimper la pente au lieu de la descendre, car s'il était tombé sur Owen, il est douteux que ce dernier s'en fût tenu à sa résolution. En tout cas, Owen resta immobile une minute ou deux, pendant que les trois garçons, trop effrayés pour bouger, parlaient mezza voce.

Puis, toujours à quatre pattes, le prince s'éloigna, gardant les doigts serrés sur le fourreau de son épée. Parvenu à l'angle sud-est de la masse sombre de l'édifice, il se releva. La flamboyante apparition enflammait toujours la portion de ciel située au-dessus de l'île de Mōn ou Anglaise; et les sombres silhouettes de ses partisans, en groupes épars, continuaient de regarder et de s'émerveiller, et susurraient à voix basse et rauque des murmures d'excitation montant vers les étoiles que la comète rendait pâles. Chantonnant négligemment une strophe du triste thrène sur la ruine de Pengwern, il revint vers l'endroit où les pages étaient serrés l'un contre l'autre.

L'agresseur n'avait pas réussi à éteindre le feu et, à la lueur des flammes renaissantes, il mesura l'émotion des pages, résignés et impuissants, encore qu'ils se fussent levés à son approche.

– C'est moi, votre prince, dit-il d'un ton très calme. Vous avez été effrayés, enfants. Racontez ce qui est arrivé. Quelle que soit la faute, elle sera pardonnée. Seulement dites-moi tout.

La pitoyable file était séparée du prince par le feu ravivé, mais il le contourna et posa la main sur l'épaule du malheureux Elphin.

– Il s'est précipité sur nous, expliqua Rawlff.

– Nous étions là-haut, enchaîna Iago, en désignant du doigt un rocher en surplomb où des plaques de neige brillaient encore à la lumière des étoiles.

Elphin, le parchemin toujours en main, était trop bouleversé pour prononcer un seul mot.

– S’il vous plaît, messire, il a fait écrire à Elphin une lettre pour vous, dit Rawlff.

– C’est avec ce bout de bois carbonisé, n’est-ce pas, Elphin, qu’il te l’a fait écrire? lança Iago, et il donna un coup de coude dans les côtes de l’éphèbe, du côté où Owen ne pouvait le voir.

– Oh oui, j’ai bien pensé que tu tenais quelque chose, enfant, dit Owen, sur un ton très prosaïque. Là! Laisse-moi voir!

Prenant des doigts gourds d’Elphin le fragment de parchemin sur lequel Gam avait formulé son vœu, il le lut à voix haute d’un ton badin, comme si tous quatre jouaient une partie où l’on dût payer un gage.

– Bien, dit-il quand il eut terminé sa lecture, je ne crois pas devoir vivre en ayant peur de ce petit homme rouge-là.

– Mais ses bras, messire, sont comme des barres faites en acier de Tolède, intervint l’adroit Rawlff, qui commençait à reprendre du poil de la bête.

– Dois-je apprendre à Elphin la devise de Dinas Brān, messire? ajouta Iago d’un ton supérieur.

Un brin piqué de sentir que ce qui venait de Dinas Brān paraissait jouir d’un prestige supérieur à ce qui venait de Glyndyfrdwy, le prince s’oublia jusqu’à rappeler à ces réfugiés étrangers que l’intrus n’avait touché à aucun d’entre eux.

Le visage d’Elphin s’éclaira tandis que les deux pages les plus hardis se regardèrent consternés. Quel magicien était leur seigneur! Il savait tout.

– Il m’a pincé cruellement, messire, murmura Elphin. Ses doigts, on aurait dit des fers chauds!

C’était la première fois que l’audacieux Rawlff avait le

privège de parler directement au prince. D'obscures pensées d'adoubement effleurèrent son esprit ambitieux cependant que, à l'instar d'autres jeunes courtisans, il se représentait la flatterie envers les grands comme le plus court chemin menant aux honneurs.

– Je suppose, messire, dit-il, en prenant son air le plus avantageux et le plus engageant, que vous, vous n'avez pas peur du dragon de feu dans le ciel?

– Je vais vous dire de quoi j'ai peur, moi, répondit sèchement Owen, c'est que trois garçons que je connais risquent d'avoir des ennuis avec Madoc s'ils ne se dépêchent pas de rentrer dans la grand-salle. Prenez soin d'Elphin, vous deux, ajouta-t-il, et qu'il montre le bleu à nourrice, si elle ne dort pas.

Mais comme les pages commençaient à obéir un peu à contrecœur, il caressa la tête d'Elphin.

– Ton prince est un magicien, mon garçon. Souviens-t'en! Il voit tous ceux à qui tu parles et il entend tout ce que tu dis. Mais, de Dieu à moi, je peux te dire ceci, enfant : si tu récites correctement ton angélus chaque soir, aucun petit homme rouge ne te touchera jamais plus!

Ils partirent. Owen, les yeux sur le brasier, sans bouger de l'endroit où l'avaient laissé les jeunes gens, se sentit soudain très las du jeu de la vie. Luttant contre cette lassitude, cependant, il jeta le fragment de parchemin au feu et laissa ses yeux errer le long des vieilles murailles de l'édifice fortifié qui le dominait.

« Je me demande, pensa-t-il, si Catherine a vu la comète. » L'image de sa fille en tête, il avança d'environ deux cents mètres sur la pente rocheuse, gardant toujours un œil sur la masse sombre des bâtiments. « C'est à peu près là que doit être sa chambre », se dit-il. Il se tint immobile, laissant errer son regard sur les remparts à demi en ruine et les contreforts brisés du cœur de la forteresse.

Alors, il plaqua la main sur son épée, perdant le contrôle de lui-même sous un accès de rage furieuse qui tourmentait ses organes vitaux.

Car il voyait au même instant deux choses, et des choses qui avaient entre elles une relation dévastatrice. Ce que ni la comète flamboyante ni la malédiction de Gam n'avaient pu faire, ces deux choses le firent : elles le firent prier. Il pria aussi passionnément qu'il avait recommandé à Elphin de le faire s'il voulait être délivré de nains aux doigts semblables à de l'acier de Tolède. « Marie, Joseph ! Marie, Joseph ! Marie, Joseph ! », haleta-t-il dans sa barbe, ce qui lui donna la force de tourner rapidement les talons et de rebrousser chemin à grands pas.

Il avait vu une bougie qui brûlait dans une étroite meurtrière, très haut dans la sombre muraille ; et il avait vu le visage familier de Rhisiart, qui regardait par cette ouverture, comme si c'était quelque chose de plus miraculeux que n'importe quelle comète.

AMOUR ET HONTE

On ne put pas dire que la disparition matérielle de la comète, à la fin de mars, fût une disparition totale. D'inhabituelles perturbations magnétiques, parmi les membres de cette cour snowdonienne, parurent indiquer que, si la présence du météore, dans son voyage à travers les sphères, n'était plus visible, son influence se faisait toujours sentir. Il en restait quelque chose : un poids dans l'atmosphère, une pression sur les âmes humaines, une accélération du pouls, d'étranges courants croisés dans la circulation psychique de l'air.

Coïncidant avec un printemps précoce exceptionnellement chaud, après l'hiver cruel, il y avait un curieux émoi dans cette haute retraite, à la fois château, palais, lieu de réunion et camp. Ce qui rendait assez exceptionnelles ces dispositions d'esprit, cette tension de la volonté, c'était une curieuse conséquence, qu'un observateur minutieux aurait été bien excusable d'imputer à l'invisible influence du météorique vaisseau : femmes et hommes se séparèrent. Quand débuta avril, la délicieuse douceur de l'air printanier, qui s'accompagne d'une invitation à la détente, au lieu de rapprocher les sexes, fit, contre toute attente, que la compagnie, loin d'éclater en couples, se scinda en deux : le gros des femmes d'un côté, la plupart des hommes de l'autre.

Ce que la patiente arglwyddes ressentait au fond du cœur, quand toute la gent féminine, mis à part Tegolin, le plus sou-

vent à son côté avec Huw le Fol, prit l'habitude de se retrouver, immédiatement après la collation de l'après-midi, dans l'agréable petit appartement donnant au sud qui servait de chambre à coucher à dame Lowri et à son époux, personne ne le savait, sauf peut-être Owen lui-même.

L'impétueuse Catherine, qui s'était attachée à Tegolin, ne se faisait pas scrupule d'exprimer à la pucelle aux cheveux roux les soupçons qu'elle nourrissait envers dame Lowri. Tandis que, dans la tourelle où se trouvait la chambre de Catherine, les deux jeunes personnes se coiffaient à tour de rôle, depuis qu'Alice de Ruthin s'absentait pour un oui pour un non, Tegolin s'entendit dire :

– Votre mère déteste la mienne, et, bien que ce soit mal de vous le dire, je la déteste, moi aussi.

Mais Tegolin soutint toujours très fermement que ces réunions dans la chambre sud n'avaient rien à voir avec l'attitude de sa mère envers l'arglwyddes.

– Je crois, répondait-elle, qu'elle est sujette au manque de respect. Mais, dans ce cas particulier, je ne la crois pas responsable de quoi que ce soit.

– Qui est responsable, alors ? Car, à part vous et moi, Myfanwy et Owen, mère est laissée toute seule à son tisage, jour après jour !

À ce moment-là, la plus âgée des deux changeait généralement de conversation.

Après une semaine du plus beau temps d'avril, Tegolin fut amenée à défendre sa mère contre les soupçons de son amie en donnant des faits et des preuves circonstanciées.

– J'ai entendu dire, annonça-t-elle à Catherine dans la chambre de cette dernière, appuyée comme elle à la fenêtre du douzième siècle à contempler le flanc de la colline que couvraient par endroits de nouvelles frondes de fougères, j'ai entendu dire qu'ils sont tous rassemblés pour écouter la mère d'Alice.

– Est-elle sorcière? s'écria la fille d'Owen en écarquillant les yeux.

– Asseyez-vous, Catherine, et écoutez-moi, dit la pucelle d'Edeyrnion.

Et, repoussant la jeune fille excitée, qu'elle força de s'asseoir au bord de la couche, elle porta les mains à sa chevelure et se mit à lui enrouler autour de la tête les boucles déjà nattées.

– Nous n'avons pas le droit, poursuivit-elle gravement, de traiter dame Dylis de sorcière. C'est une diseuse de bonne aventure, mais c'est ce qu'était ma grand-mère; et, au dire de Luned, elle et ma mère ont conçu un plan très important, un plan dont dépend entièrement le succès de votre père. Maintenant, écoutez-moi, Catherine très chère...

Elle s'assit sur la couche, près de sa cadette, caressa tendrement ses cheveux de lin et la regarda droit dans les yeux, ces yeux qui, sous l'excitation nerveuse, changeaient de couleur aussi souvent que ceux d'Owen.

– ... C'est entre vous et moi et les bienheureux saints, très chère; et vous ne devez pas en souffler mot à l'arglwyddes, ni à personne d'autre. Vous comprenez? Jurez-moi que vous ne le ferez pas!

La fille d'Owen se signa gravement et fit la promesse demandée. Le souffle de cet après-midi d'avril s'introduisait par la fenêtre non vitrée et soulevait légèrement ses beaux cheveux cependant qu'elle écoutait. Les brumeux rayons de soleil du jour déclinant étaient depuis longtemps partis vers l'ouest, mais leur lumière rougeoyante couvrant la colline d'un éclat chaud et riche se heurtait en franchissant la fenêtre qui accueillait son reflet à un vert moussu et caverneux comme s'il provenait des profondeurs d'une grotte: la tapisserie surchargée de motifs et, à côté, d'une grossière image de bois figurant sainte Claire.

Cette sculpture austère, grandeur nature, avait suivi la jeune fille de sa chambre d'enfant de Sycharth jusqu'à son boudoir de

Glyndyfrdwy, et pour lors, elle regardait fixement, de ses froides paupières virginales, les pics encore plus froids du Snowdon. La tenture, derrière la sainte de bois, venait également de Sycharth et, comme venait soudain d'y jouer un reflet du feu que la vieille nourrice entretenait à longueur d'année dans la chambre de cette tourelle, un semblant de vie parut animer sa glaciale froideur de caverne. Elle devint les branches oscillantes d'une verte forêt des profondeurs de laquelle semblait sortir quelque chose qui évoquait les andouillers d'un cerf.

La bête n'était pas d'un commun lignage : il suffisait pour s'en convaincre de distinguer la croix grossière qu'avait tissée entre ses bois une lointaine ancêtre de Catherine.

– Vous n'avez pas oublié, disait maintenant Tegolin, combien nous avons toutes été émues quand les hommes de votre père ont trouvé dame Dylis à moitié morte dans les bois de Dyffryn et qu'ils l'ont amenée ici ?

– Et vous avez demandé à Alice de vous quitter, intervint Catherine, bien qu'elle ne le voulût pas, pour aller s'occuper de sa mère.

Tegolin approuva :

– Vous savez, ma précieuse, combien nous aimons toutes nous faire dire la bonne aventure, et ma pauvre mère – Tegolin parlait toujours, depuis qu'elle était retournée à son époux, de la formidable Lowri sur ce ton apitoyé – a une passion pour ce genre de choses. Petit à petit – mais je ne sais pas qui a eu l'idée la première – toutes ensemble, je suppose, en tout cas c'est Luned qui me l'a dit –, elles ont conçu le plan le plus audacieux que vous puissiez jamais imaginer, un plan pour prendre à la fois Grey et son fils, celui qui aime Alice.

La bouche de Catherine s'ouvrit, ses yeux s'agrandirent, si bien que la fille aux cheveux roux lui donna un baiser inquiet. Mais, après cela, elle lui prit fermement la main et poursuivit rapidement.

– Leur plan en est à un point d'élaboration satisfaisant,

toutefois elles attendent qu'il soit parfaitement au point pour en parler à votre père. Dame Dylis connaît beaucoup d'amis de son mari assassiné – des Anglais, mais des hommes qui haïssent Grey – et aussi un Irlandais qui est le – comment disent-elles? – le messenger entre eux. Luned m'a avoué hier soir que leur plan est de dire à Grey comment il pourra surprendre votre père quand il va ravager le val de Clwyd, mais au lieu que ce soit votre père – vous voyez, ma précieuse –, ce sera Grey et son fils qui seront pris! Ce n'est pas un bon plan, ça? Je crois que c'est le meilleur que j'aie jamais entendu!

Et Tegolin partit d'un étrange petit rire.

Ce n'était pas pour rien que Catherine était la fille d'Owen. Elle ne comprenait absolument rien à certaines choses, à telle enseigne que son frère Griffith la disait souvent stupide, mais, dès que l'on entrait dans le domaine des émotions, elle faisait preuve d'une intelligence morbide. Elle se leva et ce fut son tour de contempler de haut sa campagne.

– Tegolin ferch Lowri, commença-t-elle gravement, je suis contente que vous m'ayez raconté cela et, bien sûr, je tiendrai parole; mais vous me cachez quelque chose. Ce plan ne vous rend pas heureuse, et vous devez me faire confiance et me dire pourquoi.

La pucelle d'Eydernion tendit la main et, prenant quelques épingles à cheveux en argent qu'elle avait enlevées pendant qu'elle se coiffait, les piqua pensivement dans ses nattes.

Comme elle avait les bras levés au-dessus de la tête, sa poitrine avait l'air d'exhaler un souffle aussi chaud, dans cet air d'avril, que celui d'Artémis la chasseresse. Quelle différence avec les angles enfantins de la sainte figure de bois derrière elle!

Catherine s'aperçut que Tegolin était bouleversée et, avec un regard rapide, non à sainte Claire, mais à la tête cornue de la tapisserie qu'elle connaissait depuis le berceau, elle reprit son plaidoyer:

– Ne sommes-nous pas suffisamment amies, dit-elle, pour que vous me disiez tout ce que vous avez en tête? Je sais que nourrice, et mère aussi, me traite comme si j'étais une enfant, mais je ne suis pas une enfant. Je suis une grande fille, Tegolin ferch *Rheinalt*.

À ces mots, la plus âgée eut les mains qui retombèrent. Catherine, très satisfaite du regard effrayé qu'elle reçut, n'en continua pas moins fermement :

– Non, j'ai grandi, chère Tegolin. Je pense à des tas de choses. Je pense, par exemple, combien il est étrange que nous soyons si liées alors que nous aimons toutes les deux la même personne.

Une rougeur de pétale de rose monta du tendre cou de la pucelle et lui envahit les joues. Elle avait le teint de lait qu'ont souvent les rousses. Ce fut en vain qu'elle se couvrit la gorge d'une main et qu'elle aplanit les plis de l'oreiller de Catherine de l'autre.

– Le frère Huw... commença-t-elle.

Mais la fille d'Owen paraissait si grande, si impérieuse qu'elle ne put s'empêcher de rencontrer ses yeux, des yeux qui ne cessaient de changer de couleur comme la lumière mouvante dans une crique rocheuse.

– Non, pas votre frère, Tegolin. Je sais cela aussi, bien que j'aie senti les choses différemment. C'est... de Rhisiart ab Owen que je parle.

Tegolin échappa un moment au regard qui la dominait en baissant la tête vers ses mains, qu'elle avait fermement nouées sur ses genoux. C'étaient de grandes mains fortes, presque des mains de garçon, mais elle ne les serrait pas comme un garçon. Elle avait envie de les presser contre ses oreilles, contre son cœur.

La jeune voix claire au-dessus d'elle poursuivait, impitoyable.

– Vous êtes plus âgée que moi, Tegolin, meilleure et aussi

plus intelligente, mais lorsque quelqu'un se met à penser à une seule chose, il devient clairvoyant, il voit tout !

Avec calme et lenteur, en dépit d'un vif combat intérieur, la pucelle leva la tête. Les deux jeunes filles se dévisagèrent gravement, sans échanger de pensées, chacune se servant des yeux de l'autre comme d'une porte ouverte sur une longue perspective de spéculation inquiète.

– Oui, ce qui est merveilleux, murmura enfin Catherine, c'est que nous demeurions amies en dépit de lui. Et nous le resterons, n'est-ce pas ?

– Est-ce que quelqu'un d'autre pense, demanda presque malgré elle Tegolin à cette terrifiante jeune devineresse, ce que vous pensez à propos de... tout cela ?

– Non, non, non, pas une âme ! Sauf père, bien sûr, mais lui ne compte pas.

La pucelle soupira, en proie à un étrange assaut de sentiments contradictoires, dont l'un était une pointe d'aveugle pitié prophétique.

– Pourquoi ne compte-t-il pas ?

– Parce que, puisqu'il sait tout, s'écria l'autre avec ardeur, il n'interviendra jamais. Si j'allais le voir ce soir même pour lui dire : Je veux épouser Rhisiart, il ne grognerait pas et ne se mettrait pas en colère ; et si je savais que nous n'avions pas sa bénédiction, je saurais aussi que nous n'aurions jamais sa malédiction !

Une fois de plus, la pucelle d'Edeyrnion soupira, cette fois-ci plus profondément encore. À scruter ces yeux insouciant couleur de mer, elle ne ressentit ni réconfort, ni réassurance, ni prémonition de paix ou de bonheur pour aucun d'entre eux – encore moins pour Rhisiart.

Catherine fut la première à détourner les yeux, car le ferme regard de son amie, à présent qu'il exprimait plus de tristesse que de trouble, la mettait mal à l'aise.

Y avait-il plus de liens entre Tegolin et Rhisiart qu'elle

ne le pensait? Le garçon se conduisait-il comme un libertin sans scrupules en jouant avec leurs deux cœurs? La fille d'Owen secoua les lourds plis de sa robe de brocart et, les relevant d'un geste vif de son bras nu, elle se mit à arpenter la petite pièce de long en large, attitude qui parut à Tegolin plus menaçante que n'importe quoi d'autre. « Il ferait mieux de ne pas jouer avec moi ! se disait la jeune enfant en se mordant la lèvre inférieure et en plissant le front. »

Le seul défaut dans la beauté de Catherine était la rareté de ses sourcils blonds. Ce défaut accentuait la férocité juvénile de l'air menaçant qu'elle venait de prendre car, oubliant la présence de Tegolin, elle voyait à présent un Rhisiart emprisonné et mis à nu, courbant l'échine et frissonnant devant le fouet de sa langue.

Par degrés, à mesure que les reflets du soleil couchant s'estompaient sur les pentes de l'est, la vengeance imaginaire de Catherine s'estompa aussi ; faisant une pause dans ses allées et venues, elle relâcha les plis de sa lourde robe et, les laissant retomber sur ses chaussures, les secoua de la jambe, afin de les défroisser et de les remettre en ordre.

Puis, après un rapide coup d'œil à Tegolin qui, assise sur le bord du lit, continuait à réfléchir, les coudes sur les genoux et le menton dans les poings, elle se jeta à ses pieds et tendit les bras – et les longs bras de Catherine suggéraient toujours la forme de son corps – pour chercher les doigts de son amie.

– Ne voulez-vous pas me dire, maintenant que nous nous comprenons et que nous ne nous haïssons pas comme nous pourrions le faire – tout cela fut dit en haletant, d'un seul trait – pourquoi vous n'aimez pas le stratagème ourdi par votre mère et par celle d'Alice pour faire Grey prisonnier. Il me semble que c'est un bon projet, qui ne saurait échouer. Et puis, je suis sûre que les hommes en sont enchantés.

– Allons, levez-vous ! Le sol est froid. Mettez du bois dans le feu et asseyez-vous tranquillement près de moi.

Catherine fit patiemment tout ce qu'on lui demandait.

– Quel tapage font ces freux! dit-elle en s'asseyant à côté de son aînée. Je pense que ce sont des jeunes.

– Une chose me trouble... commença Tegolin sans prêter attention aux freux.

Elle ne prêta pas davantage attention, et de fait ni l'une ni l'autre ne pouvait la voir, à la complète disparition, au cœur d'une forêt enchantée, verte et moussue qui, traversant la muraille, la forteresse, les passes des montagnes, s'étendait au-delà de Conway, et de Carnarvon, et d'Aber-Menai, et de l'île de Mona tout entière, de la bête cornue qui portait une croix entre les andouillers. Oui, cette tête cornue se retira loin dans la forêt mystique des premiers rêves de Catherine. Elle se retira là où, dans un lointain passé, Merlin se retira. Elle se retira là où l'esprit du vieil Iolo s'était retiré et où la silhouette d'un Rhisiart plein de jeunesse, plus grand que nature, plus brave que nature, plus simple que nature, ne cessait jamais de se retirer.

– ... c'est que, continua-t-elle, nous savons toutes deux très bien, même si nous n'en avons pas parlé, que, pendant que les femmes complotaient dans la chambre de ma mère, les hommes faisaient de même dans la grande salle. Je pense que mère sait ce qu'ils complotent, grâce à cet homme.

Catherine serra un peu plus fort les doigts frais et vigoureux de son amie afin de lui faire comprendre par ce signe qu'elle avait saisi sa répugnance à nommer le Goinfre de Chirk.

– Mais vous, comment le savez-vous, Tegolin chère?

La pucelle hésita et, de nouveau, son teint révéla qu'elles étaient sur un terrain dangereux. Nulle part au monde, les natures profondes ne sont plus ombrageuses, en ce qui concerne leurs relations avec l'homme ou la femme qui ont jusque-là incarné leur idéal, que lorsque l'irrépressible aiguille de compas du cœur montre qu'une constellation différente se meut vers le nord.

– Le frère entre dans la salle et en sort, murmura-t-elle d’une voix douce, et, si parfois son esprit se met à divaguer quand il parle du pauvre roi Richard, il est, pour le reste, d’une grande sagesse. Je n’ai jamais connu d’homme plus sage !

Catherine se hâta d’approuver ce jugement. Elle le fit du fond du cœur car, par sa pureté et sa courtoisie, Huw le Fol s’était fait aimer de toutes les femmes de la cour.

– Poursuivez, dit-elle, après une triste pause où elles trouvèrent semblable au souffle de la destinée la brise printanière qui rafraîchissait leur visage tendu.

– Eh bien, il semble, au dire de certains hommes qui viennent de se rallier, avec poney et lance, à la cause de votre père, qu’il y a dans les montagnes de Malienydd, au nord-est de Radnor, de Maesyfed comme nous l’appelons, un fort mouvement, bien que secret, en notre faveur : il nous donnerait, si nous envoyions là-bas quelques bons meneurs d’hommes, la meilleure chance de porter un véritable coup au roi cruel.

Catherine retira sa main et se leva d’un bond.

– Mais ce sont là de grandes nouvelles ! s’écria-t-elle. Pourquoi n’irais-je pas tout de suite faire part à mon père de cette bonne idée !

Tegolin parut si horrifiée que l’impétueuse jeune fille redevenant aussitôt grave et se rappela sa promesse. Mais elle ne s’assit pas. Une violente impatience s’empara d’elle. Elle empila tant de bois dans le feu que la petite chambre tout entière se mit à rougeoyer dans le crépuscule, tandis que son ombre impatiente, tellement déformée qu’elle ressemblait vraiment à la reine du jeu d’échecs à laquelle le prince l’avait comparée, s’inclinait moqueusement devant l’inamovible sainte Claire et dansait la gigue à l’orée de la forêt mystique.

Mais Catherine était la dernière personne au monde à s’intéresser aux facéties d’une ombre, même si cette ombre possédait un pouvoir de locomotion qui la dispensait de

nageoires ou d'ailes, de bras ou de jambes. Elle se tourna vers la visiteuse immobile, qui s'était de nouveau penchée en avant, le menton appuyé sur les poings de ses mains de garçon.

– Je ne vous comprends pas, Tegolin, dit-elle sérieusement. Non, j'en suis incapable ! Voilà deux plans parfaits, qui aideraient beaucoup mieux notre cause que tout ce qui a déjà été ruminé dans cette « chambre du Magicien », et, au lieu d'être ravie par de telles nouvelles, vous êtes triste et...

Elle se plaqua les mains sur la bouche, avec ce vieux geste théâtral de qui s'aperçoit qu'il vient de commettre une erreur blessante.

– C'est parce qu'il est avec mon père dans cette chambre, et vous pensez que leurs plans seront contrariés par celui de Ruthin ou par celui de Malienydd!...

En entendant cela, Tegolin se leva, un franc sourire sur ses lèvres pleines.

– C'est vous qui êtes le magicien, Catherine, pas le prince ! Sur ma vie, enfant, vous devez savoir lire dans les pensées, comme dame Dilys. J'étais en train de penser à ce que vous venez de dire, mais pas seulement à cela. Oh, je ne sais pas. C'est si difficile à expliquer.

Elle s'étira et bâilla, une main à la bouche, l'autre brandie, doigts repliés.

– Je pense que c'est quelque chose qui ressemble à ça, dit-elle après s'être concentrée une seconde. Je trouve étrange et bizarre que ces consultations se poursuivent sans qu'ils en sachent rien. Comment ces hommes de Malienydd et ces femmes de Ruthin sauront-ils ce que votre père et Rhi-siart ab Owen ont prévu pour la cause, maintenant que le beau temps est arrivé ? Et Broch-o'-Meifod et maître Brut appartiennent eux aussi au conseil du prince. Je n'arrive pas à croire que des penseurs, des érudits comme eux ne soient pas de meilleurs conseillers que ma pauvre mère, dame Dilys, Rhys Gethin et cet homme ! Autre chose encore, ma chère :

je sais que votre père se rend chaque jour dans la chambre de votre mère et qu'il fait sortir tout le monde pendant qu'ils parlent. Eh bien ! Ne pensez-vous pas que les cerveaux réunis de votre père et de votre mère valent mieux qu'un conclave de dames autour d'une diseuse de bonne aventure ou d'un groupe de soldats buvant de l'hydromel pendant que cet homme aiguise leur lance ?

Catherine la regarda d'un œil pénétrant. Elles se faisaient face, baignées de la lueur du feu qui croissait à mesure que le jour déclinait.

– L'intuition d'une femme, protesta la fille d'Owen, n'est-elle pas un meilleur guide que la raison d'un homme ? Et quand les femmes se rassemblent...

– Le démon entre en elles ! Non, je ne le pense pas, Catherine, bien que j'aie entendu le frère le dire. Mais... oh, je ne peux pas expliquer ce que je ressens : peut-être que c'est dame Dilys et ma pauvre mère... des deux projets, je me ferais davantage à l'autre, malgré cet homme et toute la boisson !

– Qui est le shérif de Maesyfed ? demanda Catherine, sentant monter un délicieux frisson d'excitation à l'idée de discuter affaires d'État, comme la fille d'un vrai souverain.

La réflexion fronçait les sourcils de Tegolin.

– Le frère a dit son nom. Laissez-moi une minute, je vous le dirai ! C'est un célèbre barde anglais, à ce qu'a dit le frère.

– Compose-t-il pour la harpe, comme le vieux Griffith ?

La naïveté de son amie n'amusa pas Tegolin. Elle n'était pas d'humeur à sourire. Elle se hâta seulement de lui assurer qu'en Angleterre, les poètes se contentaient d'écrire dans des livres ce qu'ils avaient composé.

– J'ai entendu Iolo le dire une fois. Là-bas, ils écrivent pour les érudits et les gentilshommes. Ils ne savent pas jouer de la harpe pour tout le monde. Oh, je me rappelle le nom maintenant : Thomas Clanvow. Iolo disait qu'il écrivait sur les coucous et les rossignols !

– Ce ne doit pas être un fameux shérif, commenta la fille la plus jeune. Rhys Gethin le mettra vite au pas !

Sur ce, le silence tomba ; pendant ce temps, l'air qui franchissait la fenêtre soufflait bien plus fort depuis que l'obscurité s'installait, agitant les flammes de l'âtre, ridant la forêt verte au mur d'un léger tremblement, plus semblable à un mouvement sur une eau profonde qu'à un frémissement de feuilles.

Catherine brisa le silence, mais d'une voix basse et grave : la brume de ses rêves d'enfant venait soudain de se déchirer, ou cela y ressemblait fort.

– Quel est le seigneur des terres où se trouve Malienydd ?

Au lieu de répondre, Tegolin se dirigea vers une alcôve recouverte de rideaux brodés et en revint avec un manteau dont elle enveloppa tendrement les épaules de son amie.

– Qui est le seigneur?... reprit la jeune fille sur le même ton bas, sans se soucier davantage de savoir si la rafale qui montait ne glaçait pas aussi les os de la pucelle.

– Mortimer, répondit Tegolin.

– Mortimer, répéta Catherine.

Il y eut un autre silence, durant lequel la pucelle d'Edeyrnion se dirigea vers la fenêtre, devant laquelle elle tira une lourde tapisserie, geste qui lui donna l'impression de chasser au-dehors le mot *Mortimer* en même temps qu'elle repoussait le vent nocturne. Elle s'en trouva bien.

– Le comte de March, dit-elle plus joyeusement, n'est qu'un petit garçon. Mais c'est un prétendant au trône. Aussi Bolingbroke le garde-t-il parmi ses propres enfants. Certains disent que les Mortimer sont aussi rebelles que les Percy à ce tyran cruel. Si cela est vrai, je ne sais pas s'il serait de bonne ou de mauvaise politique d'attaquer leur domaine. Tête-Brûlée est à Denbigh maintenant, et je sais que votre père a pris soin d'éviter Denbigh quand il ravageait le val de Clwyd. Aussi est-il possible qu'il ne veuille pas entendre parler d'attaquer Malienydd.

Elle s'arrêta un moment, observant le vent qui faisait battre la tapisserie comme une voile miniature.

– Il fait froid ici, Catherine, dit-elle. Asseyons-nous près du feu.

Les deux filles entreprirent de pousser devant les flammes un banc recouvert de coussins, mais un coup de vent vint gonfler le rideau et leur souffler au visage un nuage de fumée.

– C'est toujours comme ça ! s'écria impatiemment Catherine. Je vais au lit quand ça commence. Descendons chez mère. Elle a toujours des gâteaux turcs – si Sibli ne les a pas mangés. Y a-t-il d'autres Mortimer, à part le petit comte ?

– Je crois qu'il y a un oncle, dit Tegolin sur un ton indifférent, qui est un autre Edmund, conclut-elle avec un bâillement.

– Edmund qui ? murmura Catherine avec humeur, tandis qu'elle s'accrochait à son amie en frissonnant et lui jetait un pan de son manteau sur les épaules.

– Mortimer, répéta l'autre. Et je crois qu'il est plus dangereux pour nous que l'homme au rossignol.

– Seigneur Mortimer ? murmura Catherine, toujours frissonnante.

– Seigneur, comte, gentilhomme, je ne sais pas. Gentilhomme, seulement, il me semble. Catherine, je crois que vous avez pris froid ! Où est le pare-feu ? Nous ne devons pas laisser le feu comme ça. Pourquoi avez-vous mis tant de bois ?

Elle trouva le pare-feu, après quoi, quittant cette tourelle enfumée et pleine de courants d'air, les deux jeunes filles descendirent ensemble l'escalier. Elles n'étaient pas destinées, cependant, à atteindre la chambre de l'arglwyddes aussi vite qu'elles l'espéraient. Elles devaient traverser la grande salle pour y parvenir et grimper un autre escalier, mais ce qu'elles découvrirent dans la salle paralysa toute autre intention.

Il y avait là un groupe d'hommes frappés de stupeur : on en voyait qui tenaient des torches, et d'autres qui, après s'être

frayé un passage entre ces derniers, soit se retiraient en proie à une peur superstitieuse, soit restaient pétrifiés, le regard vide. L'apparition des deux jeunes femmes provoqua une grande agitation dans les derniers rangs de l'assistance, mais, devant, on était trop bouleversé pour les remarquer.

– On a envoyé chercher le prince, expliqua le zélé Rawlff. C'est le vieux Corbeau de Dinas Brân.

Mais le nerveux Elphin, aussi blanc que tremblant, et trop affolé pour comprendre ce qu'il faisait, s'accrocha au manteau de Catherine.

– N'approchez pas ! pleurnicha-t-il. Ils n'osent pas le toucher. Il a une épée en travers du corps. Il est tout sanglant !
– Catherine !

Owen en personne, suivi de Rhisiart, était à ses côtés.

– Hors de là, enfant ! Hors de là ! Comment avez-vous pu ? ...

Il se tourna plein de colère vers Tegolin, s'apprêtant à des remontrances. Mais la pucelle, jouant des coudes, était déjà parmi les porteurs de torche.

– Amène-la chez sa mère, mon garçon.

Et, laissant sa fille entre les mains de son écuyer, il suivit la pucelle au centre du groupe.

Sans la mainmorte de ce vent menaçant qui avait soufflé sur sa verte forêt et privé Catherine de tout ressort, il est douteux qu'elle eût cédé à la pression de Rhisiart. Mais sa chair était plus faible que son esprit et elle le laissa la porter, « lui voulant, elle ne voulant pas », selon la formule homérique, dans l'escalier qui menait à la chambre de l'arglwyddes.

Pendant un moment, le prince lui-même sentit son estomac se soulever à ce spectacle. Allongé sur le dos, ce dos d'où s'échappait un filet de sang qui allait former une petite mare à quelques pouces de là, dans une des inégalités du sol, gisait le sénéchal de Dinas Brân. À la demi-lumière dispensée par les torches, son visage avait une pâleur mortelle, mais les yeux étaient grands ouverts et Owen vit qu'il le reconnaissait

immédiatement. Mais ce qui était source d'épouvante, ce qui rendait malades les guerriers endurcis qui le regardaient, c'était que les reins de l'homme étaient transpercés par cette monstrueuse relique de l'âge de bronze qu'il prétendait être l'épée d'Éliseg.

Le prince vit immédiatement que cette arme abominable avait été délibérément enfoncée dans la croupe du vieux gentilhomme. Et, tandis qu'il gisait là, sinon mortellement blessé, du moins mourant de douleur et de honte, sa maigre silhouette vêtue de gris formait avec l'épée qui le perçait l'image révoltante d'une croix ensanglantée.

Au-dessus de lui étaient agenouillés le père Pascentius et Broch-o'-Meifod, tandis que la pucelle accroupie avait réussi à lui prendre la tête dans les mains.

Owen s'agenouilla à son tour et se pencha sur le mourant. Aussitôt le vieux gentilhomme, d'une voix basse mais parfaitement audible, lui raconta ce qui était arrivé. Il paraissait réconforté de parler. En fait, parler avait toujours été pour lui un réconfort. Mais une chose troubla tous ceux qui tenaient l'oreille : chaque fois qu'il interrompait son récit, au reste d'une cohérence parfaite, son visage prenait une expression de désespoir que rien ne pouvait racheter. On eût dit que c'était un masque qui parlait, parlait d'un ton ferme et clair, mais que, chaque fois que la voix se taisait, le masque disparaissait et l'image d'une âme humaine damnée par la honte se substituait à ce médium volubile.

– Je voulais... faire la paix... faire une paix durable, Owen ap Griffith. J'ai parlé au gouverneur et j'ai découvert que lui aussi voulait la paix entre nos deux races. Aussi ai-je sorti du coffre l'épée d'Éliseg, car je n'ai pas osé la laisser, puis j'ai chevauché jusqu'à Denbigh afin de parler à Tête-Brûlée. Et j'ai découvert que Tête-Brûlée lui aussi voulait la paix entre nos deux races. J'ai donc continué à chevaucher, transportant l'épée. Je n'avais pas d'autre arme, et personne avec moi, mais

j'ai continué à chevaucher pour venir à vous : je voulais vous parler de la paix entre les deux races. Je suis arrivé au pied des montagnes. Mon cheval était fort, et mon cœur l'était aussi. Mais sans doute renseigné par ses espions – ici quelque chose comme un faible sourire voltigea une seconde sur le masque derrière lequel il cachait le désespoir de sa honte –, le seigneur Grey... bref, le jeune seigneur, celui qui a perdu la tête, m'a suivi avec une bande. Ils connaissaient les montagnes mieux que moi, ils ont attendu que je sois presque arrivé, vos guetteurs ne les ont pas vus, et alors...

À ce point du récit, une terrible agitation s'empara du masque de désespoir, comme l'agitation de plusieurs vents contraires à la surface d'une eau profonde. Mais il fixa les yeux sur les yeux d'Owen, qui étaient tout près des siens et, après quelques spasmes de douleur dont il ne parut pas même s'apercevoir, il continua d'un ton ferme :

– L'amour ou la sorcellerie lui ont fait perdre la tête, à ce jeune seigneur, et c'est lui seul qui a pris la décision. Il n'y avait plus beaucoup de lumière, mais suffisamment pour ce qu'il voulait faire, suffisamment pour que le nom d'Adda ap Leurig devienne à jamais une source de plaisanterie dans la bouche des hommes. D'abord, ses hommes ne voulaient pas le faire, mais il les a menacés des foudres de son père et... ils... l'ont fait.

Les mains de Tegolin étaient déjà pressées contre ses oreilles et le lollard, les yeux fermés, murmurait : « Jésus, Jésus, Jésus. »

Broch-o'-Meifod, dont la tête oscillait comme le balancier d'une horloge, avait perdu jusqu'à la dernière trace d'expression humaine. Dans les orbites où se perdaient ses pupilles était descendue des pics du Snowdon l'endurance de la matière primordiale, une matière dont la vigilance n'avait pas été endormie depuis le dernier âge de glace.

Mais Owen, dont les pensées galopèrent tels les hommes décrits par Aneurin qui chevauchèrent ivres jusqu'à Cattrath,

laissa son âme s'extérioriser et se poser, petit oiseau blanc, sur la garde de l'épée de bronze, où elle observa de ses yeux sans paupières le sang et les excréments.

– Ils ont fait passer l'épée à l'oblique, poursuivit le masque inerte, pour que... pour qu'elle... pour qu'elle ne perce que la chair... et puis ils m'ont laissé seul... et ils sont partis. Et j'ai marché... comme ça... jusqu'à ce que vos gens me trouvent.

– Oui, il l'a fait ! intervint Rawlff, car je l'ai vu ! Il marchait avec l'épée passée dans le dos. Il ressemblait à...

– Du calme, garçon ! s'écria le prince avec fureur.

Mais le vieil homme parut content d'avoir confirmation de ses propres paroles.

– Je l'ai fait, n'est-ce pas, garçon ? répéta-t-il. J'ai parcouru... un long chemin... en me couvrant... de honte... pour... toute ma vie !

Il fit une pause ; les hommes autour de lui, la fille dont les mains le réconfortaient laissèrent échapper le long soupir de soulagement que laissent échapper les êtres humains quand ils connaissent le pire.

Mais le pire n'avait pas encore été dit, du moins en ce qui concernait la fierté du vieil amateur d'antiquités de Dinas Brân.

– Je n'ai pu me retenir, marmonna-t-il d'une terrible voix basse. Et mes excréments souillent l'épée d'Éliseg.

Lorsqu'il eut dit cela, le masque disparut et ceux qui le regardaient contemplèrent les traits d'un homme qui avait profané son idole.

– Je n'ai pas voulu qu'ils m'enlèvent cette épée, chuchotait à présent le visage sans masque, avant de vous avoir vu, Owen ap Griffith, avec la ceinture.

Alors, l'homme ferma les yeux et se donna tout entier à la pensée que, tant que la langue galloise durerait – c'est-à-dire aussi longtemps que le Snowdon –, son nom serait un

sujet de bons mots et de plaisanteries. Son nom serait *Adda y Gwman*, Adda le Croupion.

« Bon, se dit-il froidement, les pensées d'Adda le Croupion s'éteindront quand ils l'enlèveront ; il est bien que l'épée d'Éliseg retrouve la ceinture d'Éliseg. »

Puis, avec le calme de quelqu'un dont l'illusion vitale a été détruite et dont le désespoir est tel que tout se vaut, le vieux pacifiste se dit qu'il aurait dû se rendre directement chez Bolingbroke avec son plan de paix et pas seulement chez Tête-Brûlée.

Cependant le jeune Rhisiart, à qui avait été épargné ce que les autres avaient enduré, réapparut sur la scène avec le visage illuminé d'un homme qui revient sur terre après une vision du ciel, et porter Catherine dans ses bras, de gré ou de force, jusqu'en haut de cet escalier, lui avait semblé encore mieux que le ciel.

Dès qu'Owen l'aperçut – le prince s'était à présent relevé –, il l'envoya dans la chambre du Magicien chercher la ceinture du vieux roi. Le garçon parti, le prince se tourna impatientement vers les trois hommes qui étaient toujours à genoux.

– Pour l'amour du Christ, absolvez-le, père ! s'écria-t-il en s'adressant au moine. Il mourra quand on la retirera !

Le père Pascentius se mit machinalement à entonner un psaume d'une voix profonde, auquel l'homme prostré ne prêta pas plus d'attention que si c'eût été un glas. Mais le moine s'interrompit et se leva.

– Je dois aller chercher les derniers sacrements, marmonna-t-il en essuyant du pan de son habit le sang qu'il avait sur lui.

Le résultat de ce geste fut que non seulement une petite plante des rochers, mais plusieurs spécimens botaniques accompagnés d'une aspersion de terreau tombèrent sur le corps du sénéchal.

Le moine une fois parti, le lollard sauta sur l'occasion providentielle qui s'offrait.

– Jésus, gémit-il, pendant que l'innocente ardeur de ses traits retenait l'attention du vieil homme, Jésus a encore été plus humilié que vous ! Oh, pensez-y, mon père, pensez-y, mon cher seigneur ! Pensez à son humiliation !

Mais rien d'autre qu'un infini désespoir ne se manifesta dans le sourire incertain avec lequel le vieil homme répondit.

– Jésus était Dieu, murmura-t-il. Mais qu'est cela pour moi ?

Et maître Brut, étouffant de pitié impuissante, car il avait joué son va-tout, baissa la tête et demeura silencieux.

Puis ce fut le tour de Broch-o'-Meifod. D'un grand geste de la main, auquel même le prince obéit, il les fit tous se lever et reculer de quelques pas.

– Écoutez-moi, bonhomme, murmura-t-il, de façon que seul Adam l'entendit. Je vais vous enlever ce bout de fer rouillé et vous serez mort avant qu'ils arrivent.

Ces paroles étaient si terrifiantes que l'espace d'une seconde, la glace du désespoir, qui entourait l'âme du vieil homme, craqua. Dans cette fissure, avant que la glace reprît, Broch décocha son second trait, visant, avec une intuition satanique, non le désespoir de l'homme, mais l'illusion vitale dont les coups mortels causaient ce désespoir. Il s'adressa, non à Adam l'antiquaire mais à Adam le pacifiste ; et, en battant en brèche l'idée fixe du premier, il fit surgir l'autre de dessous son cadavre.

– Du bronze et de la rouille, ce n'est pas autre chose. Les excréments et le sang d'un homme sont plus précieux que du bronze rouillé. Et la ceinture – un vieux bout de cuir de selle ! Quant à Éliseg – que ses os reposent sous sa colonne –, les renards et les freux se vident sur lui depuis la nuit des temps ! Les hommes à venir, maître Adam, penseront moins aux épées et aux ceintures qu'au sang et aux excréments. Edward de Carnarvon est-il un sujet de rire parce qu'il a été tué avec un clystère brûlant ? Non ! non ! Il est mort pour

Gaveston, son mignon, et s'il y a quelque chose qui prête à rire dans les tavernes, c'est cela! Et vous dirai-je...

Les paroles n'y étaient pour rien, car le Blaireau de Meifod parlait de façon maladroite et obscure. Ce ne pouvait être qu'une seule chose: les profondes orbites dans lesquelles le mourant plongeait son regard et qui parurent se remplir du sang et des excréments du monde entier soudain devenu sacré! Quoi qu'il en fût, à l'expression de maître Adam, on eût dit quelqu'un qui, la gorge enfin libérée d'une tête de serpent, peut de nouveau respirer. Il n'y avait guère besoin d'aller plus loin, mais Broch-o'-Meifod poursuivit:

– Et pour quoi mourrez-vous? Pour ce qui vivra aussi longtemps que le Snowdon! Vous mourrez pour l'idée que les os d'un Gallois sont les mêmes que ceux d'un Anglais. Vous mourrez pour l'idée que les hommes sont d'abord des hommes, ensuite des Gallois et des Anglais. Vous mourrez, maître Adam, pour un avenir dix fois plus lointain que ne l'est le passé d'Élïseg. Vous mourrez...

Mais le vieil homme l'arrêta.

– Enlevez-la! Et laissez-moi mourir pendant que vous me regardez comme ça, murmura-t-il.

Puis il leva faiblement la main vers son visage, où les cheveux de Tegolin lui effleuraient la joue.

– Qui est-ce? La pucelle? Embrassez-moi, demoiselle... et souhaitez-moi bonne nuit... puis allez-vous-en!

Sa voix avait le vieux ton d'autorité du sénéchal de Dinas Brân, et, l'instant suivant, personne ne put voir son visage tellement il était recouvert par les cheveux de Tegolin. Mais de l'endroit où il se trouvait, à la lumière des torches, Owen eut l'impression qu'au sommet de cette croix vivante sur le sol, avait éclos une grande fleur de feu.

Quand la fille fut partie, Broch-o'-Meifod et le prince échangèrent un regard rapide. Owen, s'il n'avait pas entendu l'échange murmuré, entendait à présent la voix du père Pas-

centius qui revenait dans la salle et cela le décida. Il fit un signe de tête à son ami. Même les guerriers les plus endurcis tournèrent la tête et le lollard ferma les yeux...

Quand ce fut fait, tout le monde comprit que l'homme allait mourir. Le page Rawlff, qui était le seul à ne pas avoir détourné la tête, chuchota à son voisin :

– Qui aurait pu penser que le Corbeau avait tant de sang?

Un minuscule espace en effet, près de la tête de l'homme, était le seul à n'être pas baigné de sang, où, lorsqu'il eut fini d'accomplir les rites, put s'agenouiller le père Pascentius. Toujours dans la même posture, appuyé sur la garde de l'épée de bronze, Broch-o'-Meifod avait l'air d'un géant néolithique sortant de quelque lutte désespérée.

– Jésus, Joseph et Marie, en paix avec vous, je rends mon âme, murmura le moine, en demandant au sénéchal de répéter les mots après lui.

Au même moment un mouvement se faisait parmi les spectateurs, car Rhisiart revenait avec la ceinture. Supposant avec logique que le vieil homme rendrait l'âme plus joyeusement s'il voyait réunis ces objets sacrés, le jeune homme négligea pour une fois de consulter son maître du regard. S'avancant directement vers Broch-o'-Meifod, il tendait au géant à genoux ce qu'il avait apporté.

Mais Broch-o'-Meifod ne semblait rien voir d'autre que le corps prostré devant lui. Ce fut le vieil Adam lui-même qui comprit ce qui arrivait et un très curieux sourire éclaira son visage.

– Range-les, mon garçon, ordonna-t-il d'une voix faible, je... dois... partir... Je dois partir maintenant... chez le roi.

Ainsi parlant, l'infidèle gardien de l'épée d'Éliseg ferma les yeux et, une minute plus tard, partit sans escorte pour sa dernière mission de paix.

Pas plus tard qu'une semaine après la mort du sénéchal, le prince monta l'expédition destinée à tenter le coup hardi mis au point par les conclaves féminins. Rhys Gethin ne voulait pas venir. Il avait maintenant pour idée fixe non de tenter un coup fourré, mais de lancer une offensive plus purement militaire contre les terres des Mortimer dans le comté de Radnor. Owen, cependant, jura sur la garde de l'épée d'Éliseg – désormais à sa place, près de la ceinture – que s'il revenait vivant, avec ou sans le seigneur Grey, le prochain coup serait celui qui avait été mûri dans la fumée de la grande salle, sous l'inspiration de l'hydromel de Nant Clwyd.

Quant à Rhisiart, son esprit s'était élevé et sa confiance en lui s'était accrue, durant ces derniers mois, plus haut que jamais dans sa vie. Ce n'était pas seulement dû au printemps, ni même aux tendres et vifs pincements printaniers du sentiment qu'il éprouvait pour Catherine. C'était pour une large part l'effet d'un sentiment de rapides progrès, plus rapides, à son grand étonnement, qu'il n'aurait pu le supposer, dans les arts complexes de la diplomatie et de la ruse liées aux affaires d'État, choses au monde qu'il admirait le plus.

Les façons de voir d'Owen, dans ces chemins difficiles, lui convenaient parfaitement. L'imagination du maître volait au ras du courant, entre vent et marée, comme un merle plongeur, pendant que l'intelligence plus pratique du serviteur travaillait les détails du plan avec la perspicacité d'un rat d'eau.

Là où le jeune homme avait vraiment fait preuve de ses capacités d'homme d'État et avait toutes les raisons d'être surpris de son succès, c'était avec le père Pascentius. Le moine savait tout ce qui se passait dans cette cour montagnarde, aussi bien chez les femmes que chez les hommes, et il n'avait pas manqué un seul des courants psychiques qui avaient bizarrement dérangé leurs nerfs lors du passage de la comète. Rhisiart, donc, suivant quelque intuition de son

prince, avait résolu, après leur retour de Nannau, qu'il ne reculerait devant rien pour gagner la confiance du personnage énigmatique qui se cachait derrière ces yeux dévorants.

Il lui vint d'abord à l'esprit de jouer sur la vanité du théologien en le prenant comme confesseur. Mais il découvrit rapidement que ses vices les plus secrets, y compris ce sombre frisson qu'il tirait de certaines formes de cruauté, étaient des péchés si véniels, si enfantins pour le confesseur d'un monastère, qu'il en fut réduit à inventer, de sorte qu'il devint bientôt évident que non seulement la Providence lui avait évité les formes les plus tortueuses du mal, mais encore qu'elle ne l'avait même pas doté du pouvoir de les forger.

L'idée suivante fut de feindre un grand intérêt pour la métaphysique théologique. Toutefois il ne put pousser très loin son dessein, pour une raison très simple : lorsqu'il commença à étudier le commentaire du père sur saint Thomas, il buta sur les vieilles difficultés qu'il avait rencontrées, à Oxford, chez Aristote. « Le Philosophe n'est pas logique, gémissait-il en allant se coucher. Il a peut-être inventé la logique, mais ce n'est pas la logique du droit romain. »

Mais il saisit enfin sa chance. Tout à fait par hasard, il rencontra un jour le père en train d'herboriser. On pouvait difficilement imaginer quelque chose de plus éloigné des intérêts de notre jeune ami que l'histoire naturelle. Par chance, Catherine ferch Owen avait, parmi d'autres intérêts juvéniles, accueilli ce printemps chaud en se constituant un petit jardin secret à l'écart de tout, au milieu des bouleaux. C'est là qu'elle se rendait, et que Rhisiart prit bientôt l'habitude de la retrouver. Aussi, une fois identifié chez le moine érudit le défaut de la cuirasse, s'en donna-t-il à cœur joie, non seulement pour des raisons diplomatiques, mais guidé par le charme de la retraite vernale de Catherine.

Il y eut donc une occasion où le subtil confesseur des hommes ne tint aucun compte des motifs cachés. Il était si

merveilleux de trouver enfin un autre être humain avec qui partager sa passion que, dans son excitation, il oublia sa discrétion habituelle. Petit à petit, le nouvel initié à la flore du Snowdon commença de percer d'autres petits secrets que ceux qui étaient liés au caprice des plantes de rocher.

Il s'ensuivit que le secrétaire d'Owen non seulement fut informé du double conclave qui se déroulait, mais encore qu'il put par l'entremise de Luned dans un cas, par celle du zélé Rawlff dans l'autre, injecter au bon moment diverses modifications dans les plans, modifications qui prenaient leur source dans l'imagination d'Owen lui-même.

Tout cela, se déroulant parallèlement avec certains moments paradisiaques dans le « jardin » de Catherine, donnait aux traits étroits de notre ami un tel éclat de triomphe que la pauvre petite Sibli en fut réduite à montrer qu'elle aussi avait des droits sur lui, en lançant des sarcasmes si vifs que les éclats de rire qu'ils provoquaient chez les servantes de l'arglwyddes lui firent craindre de s'approcher d'elle.

Le père Pascentius amadoué, et le prince parti chasser l'oie sauvage, le jeune homme n'avait guère de crainte, en ces chaudes journées de la mi-avril, quand il rendait visite à Catherine dans son refuge à flanc de colline.

Il est vrai que, depuis la mort du vieil Adda, l'arglwyddes était un peu nerveuse de laisser sa fille quitter seule l'enceinte de la forteresse. Mais elle se contentait d'insister pour que le vieux portier, Glew le Grincheux, accompagnât sa fille lorsqu'elle se rendait sur la colline. Cependant, comme Glew le Grincheux était en faction la nuit, il trouvait généralement un endroit abrité sous les bouleaux et, même si était posée à côté de lui la hache d'armes la plus affûtée de la forteresse, sa tête retombait bientôt sur son justaucorps de cuir dans la plus profonde inconscience.

Ces jours furent sans nul doute les plus heureux de la vie de Catherine ; et, avec cet instinct d'autoprotection que la

grande nature créatrice a donné aux filles amoureuses, elle prenait les jours comme ils venaient, sans regarder devant ni derrière. Elle allait se coucher en pensant à Rhisiart, et l'image sculptée de sainte Claire, à la lueur du feu, pouvait bien regarder par l'étroite meurtrière, d'un œil fixe et froid, le gouffre d'obscurité, elle n'en avait cure. Pas plus qu'elle ne se souciait du moment où le cerf cornu, avec une croix entre les andouillers, commençait de glisser comme un spectre pâle sous les branches de la forêt verte.

La présence de Rhisiart était autour d'elle, elle avait sa voix dans les oreilles, ses bras autour des épaules. Le seul objet tangible sur lequel elle fixât les yeux, quand elle s'agenouillait pour dire son chapelet, n'était ni la verte forêt ni la sainte de son enfance, c'était une coupe d'argent remplie de ficaires. Elle en était venue à associer Rhisiart à ces fleurs dures et métalliques. Leur corolle éclatante, en forme de comète, et leurs brillantes feuilles en spatule étaient plus indépendantes et plus hardies que les autres plantes. Catherine aimait que leur tige fût si froide et que les fleurs ne sentissent rien. Elles ressemblaient à de jeunes guerriers, ou à de jeunes chance-liers, avec leurs yeux perçants au bout d'une étoile et leur doux feuillage sombre et frais à la forme étrange – comme les profondes et impénétrables pensées de Rhisiart!

Elle était un peu troublée quand il lui parlait de toutes les choses qui devraient être faites, quand le dernier Anglais serait chassé du pays, pour que le pays de Galles soit l'orgueil de la Chrétienté, d'avoir si négligemment étudié ses leçons. Elle l'avait supplié d'apporter dans leur retraite un échantillon de ce qu'il faisait dans la chambre du Magicien, mais quand il lui montra une copie de sa lettre en latin aux chefs irlandais, avec les capitales enluminées, les paraphes et les enjolivures, ainsi que le nom de son père orthographié *Owynus princeps*, après avoir traduit certaines des plus éloquents requêtes, dans le style, lui dit-il, des meilleurs épistoliers de Rome, la

honte de son ignorance produisit un petit nuage de contrariété sur l'exultant orgueil qu'elle comptait dans ses pouvoirs.

« Oserai-je jamais lui dire, pensa-t-elle, que je sais à peine écrire Catherine ferch Owen sans me tromper? Et que je n'ai lu que la première page de la *Consolation de la philosophie* de Boèce, qu'Iolo m'a donnée avant de nous quitter? »

Le prince était parti depuis presque quinze jours, et toutes sortes de folles rumeurs ne cessaient de se répandre et de mourir dans la grande salle et dans les chambres.

Mais Rhisiart demeurait calme et de bonne humeur, assurant toujours à Catherine que la vie d'Owen était protégée par un charme et que, même s'il ne capturait pas le seigneur Grey, le danger était qu'Henry attaquât le Snowdon et non que le prince tombât aux mains de ses ennemis.

Par un jour spécialement chaud et dépourvu de vent, le garçon et la fille étaient assis sur leur souche favorite, dominant la petite source naturelle qui ruisselait d'un bassin gris comme une vraie fontaine au milieu des mousses, des frondes et des plantes rocheuses sans nom de cette heureuse retraite.

Catherine avait aménagé son jardin de façon que le ruisseau courût entre les stellaires, les primevères et les cardamines avant d'atteindre son lit de ficaires préférées. Ce jour-là, ils s'aperçurent de la présence d'un intrus: un pigeon ramier s'abattit sur un frêne derrière eux et se mit à roucouler.

Ils étaient si enivrés par leur amour qu'ils craignaient que même un baiser ne troublât la profonde marée étale dont la vague les portait. Elle avait une main sur les genoux, qui serrait les doigts de Rhisiart, l'autre pendait à son côté, tordant et détordant un brin de lierre qui avait poussé sur la souche où ils étaient assis et s'était égaré au milieu des frondes de fougères.

– Rhisiart!

Il tourna la tête vers elle. Comme sa chevelure était blonde!

On eût cru qu'elle était la fille d'un Viking plutôt que celle d'un prince anglo-saxon.

– Cet oiseau est trop heureux, murmura-t-elle. Est-ce que vous aimez, Rhisiart, qu'il continue comme ça – encore et encore – avec ces deux notes toujours à la traîne derrière lui, comme s'il les cachait avant de s'envoler, de façon qu'elles soient mises de côté pour son retour? Comment peut-il être aussi heureux en étant si cachottier et si économe? Il est trop heureux! Oh, ce sont des créatures insatiables! Elles ne font que manger et manger!

Avec un bruit presque fracassant, le ramier s'envola à tire-d'aile.

– Il vous a entendue, dit le jeune homme. Je ne vois pas pourquoi il ne devrait pas manger tout ce qu'il trouve, et je ne vois pas pourquoi il ne devrait pas roucouler si ça lui chante.

– Rhisiart!

À la façon dont les doigts de Catherine serrèrent les siens, il sentit qu'il allait passer un moment difficile. Et il le sut également à un autre petit signe, quand elle leva son bras libre pour se débarrasser machinalement le front, qui devait la chatouiller, d'une longue tige de primevère qu'il avait, non sans mal, entortillée dans ses cheveux blonds.

La fleur à la fragile tige rose brisée tomba sur la manche noire de la tunique d'escolier de Rhisiart, qui ne la quitta pas des yeux, mais il n'osa pas faire le moindre mouvement vers elle, parce que l'humeur de la fille l'effrayait et qu'il s'était déjà rendu compte que, comme le prince, Catherine ferch Owen devait être maniée avec un tact considérable.

Ni la sage Luned ni la caustique Sibli n'auraient cru possible que deux jeunes gens puissent s'aimer avec une telle absence d'ardeur amoureuse. Mais ils étaient tous les deux très jeunes, et ils étaient tous les deux de fanatiques idéalistes et, si l'esprit de Catherine était de temps à autre perturbé par d'ardents désirs féminins, le fait que, pour Rhisiart, la

poussée sensuelle ne devenait jamais tentation irrésistible qu'associée à la domination, voire à la cruauté, maintenait à un tel niveau de pure romance ce qu'il éprouvait pour sa petite princesse qu'elle n'avait aucun motif de se laisser aller à cette veine de soumission.

Mais elle pensait à lui nuit et jour. Elle se levait tôt et observait l'indescriptible grisaille de l'heure qui précédait l'aube, quand elle touchait les moulures froides de l'étroite fenêtre de sa chambre et se répandait comme une présence autour de ses membres encore chauds de sommeil. Et, toujours diffus dans la lumière grise, il y avait les regards, les attitudes et les intonations du garçon qu'elle aimait. Le hululement d'une chouette, la nuit, était une menace pour leur amour, les criaillements des sansonnets, quand le soleil se levait dans le ciel de l'est, étaient le présage d'une heureuse issue.

De tout ce jour parfait – le plus heureux de toute sa vie –, ils ne s'étaient embrassés que deux fois : de légers baisers rapides dénués d'ardeur passionnée. Et pourtant, chaque bribe de nourriture que la fille avait goûtée, chaque odeur vagabonde qui lui parvenait de la terre, chaque pétale de soleil jaune sur son bras nu la faisaient fondre et la transportaient d'extase.

Et comme Owen, avant d'être déclaré prince, avait prié à genoux que l'avenir fût recouvert par une obscurité épaisse, de même, jour après jour, et ce jour-là entre tous, sa fille cachait sa joie sous une brume iridescente.

Un sortilège veillait à ce que chaque mouvement de son être échappât au péril de la pensée. Dans un sombre et tiède oubli, dans l'oubli d'hier et dans celui de demain, elle cachait son bonheur et nourrissait son amour, en les préservant, en les enfouissant pour que, comme les bulbes de jonquilles à l'abri du terreau, leurs vertes pousses pussent croître loin des regards.

Et Rhisiart, qui l'observait maintenant avec inquiétude, luttant pour déchiffrer le mystère de son humeur, tremblant,

craignant que quelque impalpable danger dans l'air ne menaçât les tours de son nouveau Dinas Brân, ne cessait de penser combien il était étrange qu'il se contentât de la regarder, d'être avec elle, de la toucher, lui qui avait eu des relations tellement perverses, tellement sinistres avec d'autres femmes !

« Je lui raconterai tout, bien sûr, quand nous serons mariés, se dit-il, je lui raconterai tout sur Luned et Sibli et dame Lowri ; mais ce n'est pas la peine de le faire maintenant ! Les filles sont si différentes des hommes... » Il sentait également qu'il ne lui appartenait pas de lui parler de Tegolin plus que de Modry ou de sa mère. La pucelle semblait appartenir à cette toile de fond de la vie d'une personne qui était en dehors du confessionnal de l'amour.

– Pourquoi pensez-vous, Rhisiart, lança-t-elle presque sauvagement, que j'aie si peur pour notre bonheur ? Je ne voulais pas vous le dire, mais ce pigeon avide...

Le conseiller expérimenté qui était près d'elle poussa un gros soupir de soulagement. Après tout, ce n'était qu'un caprice de fille ! Il replaça hardiment la fleur brisée dans les cheveux de la jeune fille et lui baisa la main.

– Moi, je n'ai pas peur, Catherine. Votre père m'apprécie. Il a confiance en moi. Quand nous aurons chassé les Anglais, j'irai voir l'illustre maître Young et je le convaincrai de devenir chancelier d'*Owynus princeps*. Maître Brut sera à la tête de nos nouvelles universités. Mais c'est sur moi que votre père devra compter pour réviser les lois d'Hywel le Bon. Hywel le Bon était... Que se passe-t-il, Catherine ? Vous ne me croyez pas ? Pourquoi souriez-vous ainsi ?

La fille d'Owen avait cessé de sourire.

– Allez voir, s'il vous plaît, si Glew le Grincheux est toujours endormi. Je n'aimerais pas...

Et ses yeux Glendower lui décochèrent un de ces regards complices qui l'enchantaient toujours et le faisaient fièrement obéir. Dès que sa silhouette disparut dans le vert tendre des

bouleaux, elle quitta la souche d'un bond, secoua en arrière sa longue chevelure plate, s'étira et se mit à émettre entre les dents un son étrange, qui n'était ni un sifflement, ni un soupir, ni un rire, ni un gémissement. Ce que c'était pour de bon ? La plainte d'un corps de jeune fille qui disait aux bouleaux, aux tiges des stellaires et aux spores des mousses que les lois de Hywel Dda ne pouvaient pas engendrer d'enfants ! Mais l'esprit de Catherine ferch Owen était trop occupé à repousser l'avenir inconnu, contre lequel elle pressait ses bras blancs comme si c'était le front écaillé d'un dragon, pour s'inquiéter beaucoup de ce que son corps lui disait. Elle se pencha, cependant, et ramassa la fleur dont son amoureux avait pris tellement soin, hésitant à l'épingler ou non sur sa poitrine.

Tandis qu'elle tenait la fleur entre le pouce et l'index, elle remarqua que non seulement la tige était brisée, mais encore que les pétales se fanaient. Et il lui sembla que cette pâle fleur jaune qu'elle faisait tourner entre ses doigts répondait à un grief qu'elle n'avait jamais formulé.

« Oui, les garçons sont timides et difficiles quand ils aiment, disait la fleur jaune. Quand ils n'aiment pas, c'est différent. Alors, ils ne se soucient pas des fleurs qu'ils brisent. » S'étant libérée de cette froide consolation, et de la consolation d'un malheur dont Catherine, flottant sur les vagues de son bonheur, n'avait pas pris conscience, la fleur égoïste détourna la conversation sur ses propres affaires.

– Je sais, dit-elle, c'est la coutume dans les histoires que les jeunes filles nous piquent sur leur poitrine ; et, vraiment, c'est d'une pure et douce mort odorante que tu me menaces, Catherine ; mais je préférerais de loin que tu me jettes dans le ruisseau où je pourrais jouir un jour ou deux encore de la lumière bénie du soleil !

– Je t'aurais mise dans la troisième page de Boèce, protesta Catherine, là où il y a un R enluminé de trois couleurs.

Mais la primevère resta silencieuse. Les poils minuscules

sur la tige rose se penchèrent de côté. Une taie brumeuse passa sur le bel œil. Le calice changea de teinte. L'un des pétales commença à se recourber vers l'intérieur.

– Je te mettrai toute seule dans un verre... pas avec les stellaires. Non, je ne peux pas faire cela ; car Tegolin te verrait et comprendrait tout de suite pourquoi tu es là. Très bien ! Je vais te mettre dans ma fontaine et quand Rhisiart viendra demain, je lui montrerai combien tu es fraîche !

Elle se rendit en hâte au bord de la fontaine et se mit en quête d'une mare miniature dans la margelle de pierre. Là, elle installa la fleur fanée, appuyant la corolle contre la pierre et plongeant dans l'eau la longue tige, déformée maintenant par reflet autant que par accident. Sa chevelure balaya l'eau quand elle se pencha, mais cela n'empêcha pas une petite épinoche cruelle de mordre la tige meurtrie, croyant sans nul doute qu'elle avait une affinité biologique avec la patiente tribu des vers.

La violente attaque de l'épinoche dérangerait un dytique dans sa sieste en faisant tomber un petit groupe de parasites qui s'accrochaient toujours à la tige de la primevère. S'accrochant les unes aux autres, en proie à des soubresauts de crainte, ces minuscules créatures terrestres sans défense se mirent à dériver dans les golfes liquides de régions inconnues, des régions qui devaient apparaître à ces têtes d'épingle remplies de tous les monarques affamés et de tous les archevêques amateurs de torture du monde aquatique.

Après avoir pris soin de la fleur fanée et sentant qu'elle lui avait donné toute satisfaction – la responsabilité de la plus bienveillante des déesses pouvait-elle aller plus loin ? –, elle entreprit, toujours à genoux près de la fontaine, d'enlever divers fragments d'ardoise, qui étaient plus un obstacle qu'une aide pour les racines exploratrices de certaines petites plantes des rochers, dont seul le père Pascentius aurait pu donner le nom d'espèce.

Soudain, une pensée terrifiante lui traversa l'esprit : et si les hommes du seigneur Grey avaient continué à rôder dans les environs depuis le meurtre du vieil Adda ? Elle bondit sur ses pieds et se força à ne pas descendre la colline en courant comme une folle en direction de l'endroit où le jeune homme avait disparu.

Et si David Gam – car cette histoire sinistre, sauvagement amplifiée, était parvenue aux oreilles de toutes les filles de la forteresse –, armé de son couteau préféré, se tenait en embuscade ?

Mais elle devait rester où elle était. Si elle partait à sa recherche, ils risquaient de se manquer. Glew le Grincheux avait probablement trouvé un autre endroit pour sa sieste. Mais oh ! toutes les peurs obscures de l'avenir s'étaient totalement évanouies au contact de cette terreur immédiate.

Elle le vit gisant sur le sol, à l'instar de cet Anglais que Rhys Gethin avait tué et de ce qu'elle avait entrevu du vieil Adda gisant dans une mare de sang. Quel dommage que Rhisiart n'eût pu l'observer à la dérobée, comme le prince avait observé Gam et les pages ! Il l'aurait certainement vue sous un aspect entièrement nouveau pour lui. Chaque cheveu de ses lourdes tresses blondes paraissait électrisé, et elle avait les yeux aussi grands, les joues aussi blanches que si elle regardait un échafaud.

Elle avait l'impression de plus en plus vive de voir Rhisiart baigner dans le sang. Il l'appelait à l'aide. Oh, elle devait voler vers lui ! Mais non ; elle devait rester où elle était. Soudain, son corps entier se raidit. Ce n'était plus Catherine qui était là, c'était la statue d'une nymphe des bois paralysée. Oui ! Encore et encore – distinct et clair à travers le soleil brumeux – le son d'un cor !

Alors, à l'instant où son sang rebelle allait, contre toute raison, la faire voler au vent vers son amour, les branches de bouleau s'écartèrent. Elle fit un bond en avant, en poussant

un cri haletant... pour se trouver nez à nez avec la forme gauche de Glew le Grincheux, portant sa hache sur l'épaule.

– Ayez point peur, demoiselle, dit gentiment le vieil homme, bien que Catherine vît qu'il tremblait d'excitation. Y m'a dit d'vous dire de rentrer en vitesse vu que le prince était r'venu, avec le seigneur Grey et l'jeune Grey dans de bonnes chaînes sonnantes, captifs de sa puissante lance !

Seuls les préceptes profondément ancrés par la sage arglwyddes empêchèrent Catherine de planter là Glew le Grincheux et de ne pas courir à toute vitesse jusqu'à la porte du château. Mais elle revint à une allure telle que le portier eut du mal à la suivre. Et ce fut avec le vieux gentilhomme hors d'haleine à son côté, hache brillante et tout le reste, qu'elle parut enfin sur la scène, et quelle scène ! Jamais, jusqu'au jour de sa mort, elle ne devait l'oublier.

Toute la population de cette cour montagnarde semblait s'être rassemblée sur la pente herbue, devant les grandes portes. Les cris de triomphal accueil qui s'élevaient de toutes les gorges noyaient les questions et les réponses qui passaient avidement de bouche en bouche.

Il y avait son père, et, oh ! avec quelle magnificence il montait le vieux Seisyll, le long pennon de sa grande lance flottant au soleil avec le lion rampant de Mathrafal ! Et il y avait son Rhisiart – quelle merveille de rencontrer ses yeux étincelants ! – marchant près de Seisyll, attendant d'aider le prince à mettre pied à terre.

Il n'y avait aucun signe de Broch-o'-Meifod. Une pensée traversa soudain l'esprit de Catherine : « Il est le meilleur ami de père ; et pourtant il n'apparaît jamais quand il n'y a pas d'ennuis. Je ne comprends pas cet homme. Il me fait peur. » Elle fut également surprise de ne pas voir la bure cistercienne du père Pascentius. « Je suppose qu'il est en train d'herboriser ou d'écrire son livre. Mais je suis contente qu'il soit occupé. Il gâche tout avec ses yeux voraces. Oh, voilà maître Brut ! »

Dans son ardeur à obtenir un sourire du prince, elle refusa de se demander pourquoi – peut-être à cause des soupçons qu'elle nourrissait envers «la fille de cette sorcière», peut-être à cause de la jalousie qu'elle éprouvait pour son amitié avec Rhisiart – elle était toujours si contente quand maître Brut n'était pas là.

– Place à la princesse Catherine !

Qui avait crié ces mots ? Elle sentit ses joues devenir brûlantes d'excitation et, en même temps, cela la mit mal à l'aise. C'était la première fois que quelqu'un l'avait appelée princesse, et elle vit le seigneur Grey lever la tête une seconde avec une surprise évidente. « Oh, c'est seulement ce ridicule Rawlff ! » Et elle rougit de nouveau : cette fois-ci de honte au plaisir qu'elle avait pris.

Mais le prince l'avait vue. Il avait mis pied à terre, donné sa lance à Rhisiart et s'avancait à sa rencontre. Comme elle se sentit fière quand il l'étreignit devant la foule et qu'elle l'aida à délayer son heaume ! Et Rhisiart était seulement à quelques pas derrière. Oui, elle les avait tous les deux pour elle.

Tel est, cependant, l'écheveau embrouillé des événements mortels qu'il est rare que le bon moment de l'un ne soit pas le mauvais quart d'heure de l'autre, qui le paie cher. Le prince absorbé par sa fille, Griffith parti, selon sa coutume, pour la grande salle au-devant de l'arglwyddes, Meredith et Rhys Gethin occupés avec les poneys et le butin, les pires ennemis des captifs eurent le champ libre pour s'approcher d'eux.

Les prisonniers avaient de lourdes poucettes aux mains, mais tous deux étaient à cheval, le plus vieux la tête inclinée sur la poitrine, le plus jeune regardant éperdument autour de lui. Le seigneur Grey était un homme décharné, au teint sombre, entre deux âges. Le pâle visage désolé avait été figé par ce désastre et il portait un masque de désespoir maussade. Maître Brut, à le regarder, se demanda pourquoi le choix du roi s'était porté sur ce lugubre et malheureux sbire, dont

il avait fait l'un de ses intimes. Cependant, quand le comte leva la tête au cri de Rawlff, le lollard commença à mieux comprendre qui était le tyran de Ruthin. Oui, il avait le genre de regard impitoyable capable de sonder jusqu'à leur cœur de pierre et de sang les choses dont un usurpateur, le dos au mur, pouvait tirer force et soutien. Mais comme le jeune dément était différent !

Maître Brut soupira, songeant que c'était la faiblesse de l'héritier de ces imprenables murailles rouges, plus qu'une querelle avec un voisin, qui avait rempli d'amertume le cœur de cet homme fier. Mais qu'est-ce qui mettait le malheureux garçon dans tous ses états ? Il pivota sur lui-même et se trouva face à face avec la cause de son humeur.

Alice et sa mère ! Les deux femmes étaient transportées de triomphe et de haine. Elles passèrent devant lui sans le voir, sans le connaître, tandis que la plus âgée déversait sur le seigneur Grey un torrent d'imprécations qui glaça le sang du lollard. En ce qui le concernait, celui à qui s'adressaient ces vitupérations furieuses paraissait les ignorer complètement, mais au coup d'œil soucieux et protecteur qu'il lança sur son fils, le lollard comprit que son inquiétude était due moins aux hurlements de la mère qu'aux chuchotements, autrement meurtriers, de la fille qui, tout contre le cheval du jeune homme, jouait avec les fers qui lui liaient les poignets.

Les sons émis par le jouvenceau qui vacillait, lèvres inférieure pendante, mâchoire claquant, rappelèrent au lollard ces paroles qu'il connaissait si bien depuis que Jésus les avait prononcées : « Et il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

– Nous savons tout ce que tu as fait à maître Adam, tout ce que tu as fait à maître Adam. Et ils te feront la même chose ; et ils te feront la même chose !

Une foule particulièrement menaçante s'était rassemblée autour des deux prisonniers : une foule moins composée de

soldats que de serviteurs et de servantes de la forteresse. Parmi les domestiques, des individus peu recommandables commencèrent d'exciter la mère et la fille, et même d'ajouter à leurs malédictions d'effroyables détails – c'est ce qu'ils assurèrent aux hommes dans les chaînes – sur la façon dont il avait été décidé qu'ils périraient.

Mais, comme nous le savons, il n'était pas dans la nature du propriétaire du manoir de Lyde de voir tourmenter deux créatures humaines sans intervenir. Eût-il été séparé d'elles par ce « profond abîme » auquel Jésus fait allusion dans l'histoire de Lazare, il est probable que ni Dieu ni diable ne l'auraient empêché de tenter de le franchir.

– Femme! Femme! cria-t-il, en saisissant dame Dilys par le bras et en la repoussant. C'est un vieil homme. Il a beaucoup souffert. Ne voyez-vous pas à quel point?

Mais la foule était remontée, et l'un des cuisiniers du château, un vigoureux gaillard de Conway, frappa le bras de l'hérétique avec une broche, le forçant à relâcher la femme, qui revint immédiatement à son poste à côté du prisonnier.

Maître Brut empoigna alors Alice et, supposant évidemment que son élève dans les doctrines de Wycliffe serait plus raisonnable que sa mère, il se mit à tirer en arrière la fille qui se débattait, tout en lui expliquant, pendant qu'il la tirait, que c'était le prince seul qui déciderait du sort des prisonniers.

C'était la première fois depuis qu'ils se connaissaient que l'homme qui l'instruisait dans les Évangiles portait la main sur elle. Telle fut la réponse du corps voluptueux de la fille à cette poigne virile – car, bâtie comme elle l'était, elle se débattait si vigoureusement qu'il fut obligé de la prendre dans ses bras – que, lorsqu'un marmiton indigné l'assaillit en l'insultant grossièrement, c'est elle et non maître Brut qui envoya promener l'intrus.

Dans sa candeur, le lollard était loin de se douter que ce traitement brutal, cette lutte désespérée contre sa poigne, fût

la répétition du même sentiment qui, nuit après nuit, depuis que sa mère l'avait séparée de Tegolin, avait enfiévré de désir cette fille chaude en la faisant se tourner et se retourner sur sa couche avant de trouver le sommeil. Et, quand elle consentit à l'accompagner avec une docilité totale et à tirer sa mère avec elle, il ne put qu'attribuer ce résultat à l'influence miraculeuse de maître Wycliffe.

Le prince lui-même fendait à présent la foule et intimait sèchement que l'on emmenât les prisonniers. À la surprise du maussade jeune Madoc et du vieux Glew le Grincheux, qui furent officiellement choisis comme gardiens des deux captifs, il apparut qu'on allait seulement les enchaîner au mur d'une chambre proche de celle d'Owen.

Cependant, pour river ces chaînes, il fut nécessaire d'appeler maître Simon à la rescousse. Mais Rhisiart, à qui le prince avait confié le soin de surveiller cette sale besogne, fut incapable de résister aux supplications affolées du plus jeune des deux prisonniers et fit de son mieux, en dépit de l'air menaçant de Madoc, pour rassurer le jeune homme et lui faire comprendre qu'il ne subirait aucune torture.

Pendant que maître Simon, assisté de Lawnslot, le sinistre serviteur de Lowri, était à l'œuvre avec son brasero brûlant, son marteau et ses pinces, Rhisiart comprit clairement que ce n'était pas seulement le fils qui était inquiet du sort qui leur était réservé.

Mais une fois que le Goinfre et son assistant eurent achevé leur tâche, que l'on eut apporté de la viande et du vin et que les captifs commencèrent à comprendre qu'il y avait dans leur prison, outre un bon feu, une ruelle d'eau courante destinée à leur servir de latrines et coulant à portée de leurs chaînes, les traits du plus jeune prisonnier s'éclairèrent notablement.

Le seigneur Grey, cependant, assis sur un tabouret de bois, le dos au mur auquel étaient attachées les chaînes, n'accepta

pour rafraîchissement qu'une goutte de vin et ne cessa de demander impatiemment à voir le « baron Glendourdy ».

Rhisiart, qui ne put s'empêcher de se rappeler combien sa Normande de mère avait été transportée d'aise pour avoir offert un simple rafraîchissement à « un seigneur haut et puissant », sentit que la vie n'était vraiment qu'une ironique succession d'événements. Il était là... mais il écarta cette pensée pour chuchoter à Glew le Grincheux qu'il serait judicieux d'alterner la garde avec Madoc, de façon qu'il y eût toujours quelqu'un à l'intérieur de la pièce et quelqu'un devant la porte.

Il était curieux de le voir sauter sur le premier prétexte pour rester plus longtemps dans cette pièce avec les prisonniers. Il savait parfaitement qu'il était grand temps pour lui de s'habiller pour le banquet, que rien n'ennuyait plus le prince que le manque d'étiquette et de cérémonie dans ces vieilles coutumes galloises, surtout chez un partisan qui, à cause de son sang normand, pourrait être enclin à les dédaigner. Pourtant il ne pouvait pas s'arracher au spectacle. Au fond de lui-même, il ne se leurrerait pas sur la cause de cet attrait. Ce n'était pas de la pitié. Ce n'était pas de la diplomatie. Ce n'était pas l'antipathie qu'il éprouvait pour « ces femmes de Ruthin ». C'était la vue des chaînes ! Oui, il y avait quelque chose dans l'idée que des hommes fiers et de haut lignage, comme Grey et son fils, fussent enchaînés à un mur comme des chiens et obligés de s'accommoder comme des chiens aux nécessités de la vie, qui faisait de nouveau vibrer le nerf sombre que Lowri avait découvert et sur lequel elle avait joué, comme sur les cordes d'un violon de démon.

Avec quelle passion il avait révélé au père Pascentius, au cours de confessions informelles, ce qu'il ressentait de pire dans le genre ! Mais il ne le referait jamais plus. Il avait découvert qu'il était impossible de confesser le mal particulier avec lequel un démon particulier s'amuse à nous rendre fous, à

moins que le confesseur ne souffrît de la même obsession. Sans cela, c'est comme si nous proférions des absurdités ridicules et enfantines !

Et, tout le temps qu'il inventait excuse sur excuse pour retarder son départ, parlant en anglais au plus jeune captif et en gallois au portier, il se rendait parfaitement compte de la façon dont le soupesait la redoutable intelligence du seigneur de Ruthin, se demandant sans nul doute si ce jeune idiot d'Oxford ne pouvait pas être corrompu. Alors l'idée lui traversa l'esprit que si seulement l'illustre maître Young était là, ce serait une chance unique d'obtenir du roi une rançon contre la liberté de son ami...

Il se sentit si impatient de faire part à Owen de cette inspiration d'homme d'État qu'il put à peine supporter l'idée qu'il lui faudrait attendre la fin du banquet de triomphe avant d'avoir une chance d'être seul avec son héros. « Ai-je menti à cet idiot terrifié, pensa-t-il, en lui disant que la mort lui serait épargnée ? » Et deux déplaisants souvenirs, la façon dont il avait aidé son maître à se débarrasser d'un ennemi, d'une part, l'expression qu'avait le visage du prince exécutant cette tâche, de l'autre, insinuèrent le doute dans son esprit.

« Ils vont vouloir qu'on les mette à mort », pensa-t-il. Il faisait à présent semblant de se renseigner auprès de Glew le Grincheux sur la fabrication de torches, mais, en réalité, il donna l'ordre au vieil homme, un ordre censé émaner du prince, de ne laisser sous aucun prétexte aucune femme rendre visite aux prisonniers.

« Cela arrêtera ces deux sorcières, se dit-il, si elles reprennent leurs manigances ! Mais je dois parler aux cuisiniers et aux marmitons. Tout véritable homme d'État, maître Young par exemple, penserait que nous sommes complètement fous, s'il entendait dire que nous avons l'intention de tuer ces hommes. Je me demande combien le prince pourrait demander ? Nous garderons le fils en otage, bien sûr, pendant que

le père collectera la somme. Je suppose que mille pièces d'or, c'est trop? Pourquoi pas, après tout?... Pour l'ami du roi... pourquoi pas cinq mille, pourquoi pas dix mille?»

Rhisiart, se penchant au-dessus du vieux portier qui s'était installé dans un coin de la pièce avec son matériel à torches, remarqua la façon dont le comte aux joues hâves, dont les lèvres s'ornaient d'une moustache bien taillée, aussi noire qu'une plume de corbeau, et qui avait la blanche denture d'un loup, se mit aussitôt à arranger la partie de la couche qui était à portée de son fils pour que le garçon pût s'y étendre relativement à l'aise, dès qu'il lui en viendrait l'idée.

Notre ami savait qu'il devrait se changer d'ici au triomphal banquet où – il poussa un soupir rien que d'y penser – il devrait certainement endurer une improvisation prolongée de Griffith le barde. Il décida donc, afin d'honorer son prince et, incidemment, le plan qu'il avait conçu en son nom, de revêtir un nouvel habit de velours noir rehaussé d'argent créé par la petite Sibli, pour laquelle c'était toujours un sujet de moquerie.

Comme les yeux de la petite créature brillèrent quand elle le vit entrer dans la salle! Par quelque bizarrerie de caractère, il ne se souciait pas de plaire à Catherine par l'élégance. C'était par son intelligence et son audace qu'il souhaitait l'impressionner! Quant à Tegolin – car, dans la pensée de Rhisiart, une femme succédait à l'autre, de même que, dans son travail de secrétaire, le nom d'un grand juriste en évoquait inévitablement un autre –, il ne pensait pas plus à lui plaire, que ce fût par l'élégance, l'intelligence ou l'audace, qu'il ne pensait à plaire à la terre ou au ciel.

Il ne pouvait concevoir l'existence sans voir chaque jour Tegolin ni recevoir son sourire rassurant. Quand enfin, vêtu de son habit de cour, mais ayant manqué la cérémonie de l'entrée, il quitta la chambre-prison pour gagner la grand-salle, la première chose qui le frappa fut d'y voir cet après-midi-là deux nouvelles têtes.